

Pierre Johan Laffitte

SENS ET PRAXIS

Dossier d'Habilitation à diriger des recherches, volume 3.3

Pathei mathon

MIETTES PSYCHIATRIQUES

Postface pour Jean Oury



Les moindres des choses

Table de l'écrivain David Linkowski, Aubusson, printemps 2013.

Pierre Johan Laffitte

SENS ET PRAXIS

Dossier d'Habilitation à diriger des recherches
3.3

Pathei mathos

MIETTES PSYCHIATRIQUES

Postface pour Jean Oury

Une présence sur fond d'absence (note liminaire)

Voici la postface d'un livre qui n'existera pas.

Il y a de cela quelques années, Jean Oury, l'une des grandes voix de la psychothérapie institutionnelle, accordait une série d'entretiens au psychanalyste Pierre Babin. Ces derniers devaient constituer la suite de *Il, Donc*, premier livre d'entretiens d'Oury, menés par P. Babin et Jean-Pierre Lebrun, paru en 1975 aux Éditions 10/18, et republié en 1997 aux Éditions Matrice. Une première édition de ces nouveaux entretiens fut préparée, aux éditions D'Octobre, sous le titre *Il, Donc. Reprise* ; mais Oury demanda à ce qu'en soit revue la mise en forme. C'est à cette occasion que le psychiatre me demanda de travailler à cette mise en texte.

Au fil de ce travail naquit le projet d'une brève étude, qui devint le texte que vous pouvez lire ici. En accompagnement à mon travail sur la forme des entretiens, je soumis cette étude à la lecture d'Oury, qui m'apprit qu'il souhaitait que l'intégralité en soit publiée, en postface à ces entretiens. Le décès de notre ami en mai dernier a interrompu ce projet, et par la suite, ses héritiers n'ont pas souhaité mener à bien la publication de ce qui aurait été, et ne sera pas, le dernier ouvrage du fondateur de la clinique de La Borde.

À la façon d'un sceau qui imprime en creux sa forme, cette *Reprise* est inscrite dans mon étude : elle en est l'objet premier, et il s'agissait d'en étudier leur spécificité au sein de l'ensemble de l'œuvre orale publiée de Jean Oury ; mais bien sûr, comme dans toutes les prises de parole de Jean Oury, tout se donnait à lire, de ce qui constitua à la fois sa praxis, sa pensée et son irréductible singularité. De tout cela naquit donc un essai sur la parole de Jean Oury, à travers les différentes arabesques qui découlent de sa logique profonde.

Des proches d'Oury, fins et profonds connaisseurs de la psychothérapie institutionnelle, ont été les premiers destinataires de ces pages, auxquelles toutes et tous ont offert un accueil chaleureux. Mais c'est d'Oury qu'elles auront reçu le plus bel hommage, à travers un jugement fait de cet humour à jamais inséparable des deux autres dimensions fondamentales de l'existence, le sérieux et le précaire : « Enfin, je me comprends ! »

Pour toutes ces raisons, j'ai décidé de laisser intactes les pages qui suivent. Qu'en elles repose ainsi ce qui, lu ou imaginable, leur a donné l'occasion de s'écrire.

Donc, dont la racine lointaine erre dans l'extrême de l'Il.
Donc : la métaphore et son éclair, sa traversée fulgurante, son court-circuit : self, plomb fondu, or en puissance.
Creatio ex nihilo...
Petit matin de septembre qui se lève à travers un brouillard léger, subtil, sans contour. « Donc » est là, dans sa chemise pâle encore froissée. Donc est là, un simple signe, un geste, à peine entrevu¹.

Fragments d'un discours psychiatrique

Lisez-le, très attentivement, jusqu'au bout. Il n'y a aucune faute logique. C'est toujours d'une émouvante rigueur. Et si vous ne le savez pas déjà, vous constaterez que la logique n'a pas d'âge. On n'y progresse pas comme dans les étapes de la vie. Ce qui est en question, c'est d'empêcher que la pression aliénatoire, de plus en plus considérable avec le temps qui passe, vienne écraser les fulgurances des premiers temps de la vie. D'où l'importance de ce qu'on pourrait nommer une logique négative concrète, toujours active dans tout processus d'institutionnalisation. Exercice de patience active, dans une dimension abductive et téléotique².

Ces propos, que Jean Oury tient à propos d'un autre livre, pourraient parfaitement s'appliquer à *Il, donc. Reprise*. Même si, pourtant, des « étapes de la vie », il va en être beaucoup question dans ce recueil d'entretiens.

Cette *Reprise* continue un dialogue entamé en 1975 avec *Il, donc*, le recueil de dialogues de Jean Oury avec Jean-Pierre Lebrun et Pierre Babin paru en 1975 et souvent considéré, à juste titre, comme le plus beau des entretiens pourtant nombreux³ menés par le fondateur de La Borde, artisan majeur de la psychothérapie institutionnelle. Entre temps, ce dialogue s'était déjà poursuivi lors d'un nouvel entretien de 1997⁴ (auquel P. Babin n'avait pu être présent, d'où

¹ Jean Oury, postface de 1975 à *Il, donc*, réédition Vigneux, Matrice, 1997, p.27-28.

² Jean Oury, Préface à René Laffitte et le groupe VPI, *Mémento de pédagogie institutionnelle*, Vigneux, Matrice, 1999, p.12.

³ Un ensemble qui compte de beaux fleurons. Entre autres, il faut citer *À quelle heure passe le train ?*, entretiens avec Marie Depussé, mais également les entretiens radiodiffusés dans *À voix nue* sur France-Culture, ceux réalisés par Danièle Sivadon et Olivier Apprill, ainsi qu'un entretien filmé, l'un des plus denses d'Oury, et qu'il avait accordé à Nicolas Philibert, toujours dans son bureau de La Borde, pour accompagner le documentaire *La Moindre des choses* (il se trouve dans les bonus du DVD édité par les Éditions Montparnasse). Enfin, parmi les derniers livres d'entretiens, notons *La Psychose, la mort, l'institution*, Paris, Hermann, « Psychanalyse », 2008, ainsi que, de Jean Oury et Danièle Roulot, *Dialogues à La Borde. Psychopathologie et structure institutionnelle* (Préface de Michel Balat, suivi de *En hyperfocale* par Olivier Legré), Paris, Hermann, « Psychanalyse », 2008, et enfin *Préalables à toute clinique des psychoses. Dialogues avec Patrick Faugeras*, Toulouse, Érès, « Des travaux et des jours », 2012.

⁴ Cet entretien réunit J. Oury, J.-P. Lebrun, Jacques Pain et Christine Vander Borgh, des éditions Matrice.

l'actuelle « reprise »), et qui accompagnait en guise de préambule la réédition de *Il, donc* aux éditions Matrice.

La reprise tient à la fois du geste et du champ. Le champ est celui d'une praxis, c'est-à-dire d'une situation pratique et théorique, à la croisée du penser, de l'agir et de l'éthique⁵ : la psychothérapie institutionnelle telle qu'à Saint-Alban, Saumery, La Borde et ailleurs, elle existe, naissante, imparfaite, toujours à venir ; telle, surtout, qu'y est advenu un psychiatre qui parle son cheminement singulier depuis le quotidien de la folie. Quant au geste, il est double en permanence : ressaisir la singularité d'une existence, celle de Jean Oury, entre autres psychiatre, ami, frère, (petit-)fils, à l'aune des enjeux quotidiens d'un milieu, duquel cette existence a décidé de se rendre indissociable ; et symétriquement, réintégrer la praxis psychiatrique dans l'épaisseur existentielle d'un cheminement où s'articulent l'histoire, le politique, le désir.

Ces entretiens ne sont pas seulement une suite de prises de position sur l'état actuel de la psychiatrie, de vignettes cliniques issues d'une histoire personnelle ou collective, traces narratives ou argumentatives défaits de « logique » sous prétexte qu'elles seraient récoltées dans un ordre apparemment aléatoire, associatif. Cela n'a rien non plus d'une autobiographie. Ce sont des propos qui portent une parole, c'est-à-dire un penser en acte. Et comme *Il, donc* déjà nous l'annonçait, le penser est une catégorie relevant de l'inconscient et non de la seule conscience. Chacune de ces traces doit être saisie au sein de tout cet ensemble complexe pour déployer pleinement son sens, comme autant de fragments d'un discours psychiatrique.

Cet ensemble, la logique, l'épistémologie, l'anthropologie qui sous-tendent toute l'œuvre de Jean Oury se trouvent intimement impliquées dans ce mot de *reprise*. Reprise ponctuelle d'un projet éditorial, pour lequel il faut saluer l'opiniâtreté de Pierre Babin ; reprise permanente de questionnements qui parcourent l'œuvre d'Oury et témoignent de la progression et de la permanence d'une clinique et d'une pensée de la folie, du politique, de l'art... Et surtout, reprise comme attitude de parole, de penser et d'existence aux accents freudiens et kierkegaardiens : dans la continuité existentielle et désirante, qui agit bien en-deçà des variations et des répétitions de surface, renouer avec la puissance de différence pure des « déchaînements de vérité », cet autre nom de l'interprétation en psychanalyse selon Lacan. Dans la profondeur efficace où se travaille la dimension du sens, la reprise se vit comme discipline, comme un exercice qui n'attend aucune preuve, vérification ni espérance, qui ne vise en rien à changer le visible et le tangible ; dans la sous-jacence des humeurs et des ambiances, cette pure qualité de présence active et patiente défie

⁵ « Praxis » doit s'entendre par distinction avec « pratique », au sens habituel d'une action qui, indépendamment de son degré de complexité, pourrait s'effectuer indépendamment de la qualité éthique du milieu où elle est effectuée. Dans une veine marxienne, « praxis » désigne une situation où les praticiens ne sont pas des agents obéissant à la demande sociale hiérarchiquement imposée d'une certaine production (ici, de soins et de prise en charge), mais deviennent, par l'institutionnalisation des conditions de vie et de travail, les sujets maîtres des moyens de production ainsi que de la valeur produite (ici, la qualité psychique et organisationnelle de la vie collective et personnelle) ; ils sont également maîtres des moyens de reproduction de ces conditions de travail et de vie (ici, ce que Tosquelles appelle l'analyse institutionnelle, et qui intègre autant le travail d'élaboration théorique que la permanente activité groupale d'institutionnalisation des responsabilités, pouvoirs et libertés de chacun et du/des groupe(s)). Dans cette praxis, les sujets sont autant les « soignés » que les « soignants », les fous que les soi-disant « normopathes » (le terme est d'Oury) : les statuts hiérarchiques n'ont plus cours dans l'équilibre de la praxis. Là où la psychothérapie institutionnelle complexifie le concept de praxis, c'est qu'elle y fait entrer, dans la notion de travail, toute la dimension du désir et du fantasme, au sens inconscient de ces termes : non seulement comme données de base de tout travail psychique, mais comme source de poesis et de valeur de la production de la praxis. C'est ce qui distingue la « praxis » telle qu'elle est entendue dans le champ de la psychothérapie institutionnelle, d'une vision purement sociologique ou pragmatique de ce concept.

en permanence ce qui sinon tend toujours à se scléroser en évidences et certitudes absolues, donc mortifères. « Reprise » est à tous égards un principe de lecture de ces entretiens, mais aussi de toutes les autres prises de parole du psychiatre.

Il s'agit dans les quelques pages qui suivent de lire un discours à la lumière des catégories qui sont les siennes et celles de la praxis qu'il porte en lui ; d'entendre une parole en lisant son écriture, selon les clés qu'elle a elle-même inscrites dans sa propre partition.

I.

(...) une époque, celle de la fin des années quarante, avec cette misère encore toute proche qui nous obligeait à retisser dans le silence une toile déchirée, arrachée, effilochée. Travail sur un *effilochage* ! C'est peut-être ça, sans prétention d'œuvre, même pas « *d'absence d'œuvre* » comme le disaient Mallarmé et Blanchot. Au plus proche peut-être de ceux qui ont cette naïveté bizarre de ne pas trop savoir⁶.

Conditions à la reprise

Les premières pages pourront sembler peu engageantes, leur ton semblera, disons... peu amène. C'est à prendre ou à laisser. Elles valent presque comme des conditions d'entrée que pose Oury à sa praxis et à sa compagnie.

Ce qui ignore le désir, et donc le tue : voilà ce contre quoi Oury ne cesse de diriger une rage qui, pour « mieux passer », demanderait des explications, des précisions, un discours argumenté, référé. De quoi convaincre. Or, à cette rhétorique, Oury ne joue plus (si tant est qu'il y ait jamais joué). Il ne reprend plus ce disque. Après soixante ans de preuve par les faits, devoir toujours ressasser, toujours redéfinir ce qu'est un club, par exemple, voilà qui peut désespérer de toute utilité à « communiquer »... Face à cette inertie de la doxa, face au constat que le savoir clinique et quotidien, pourtant long et riche de plus d'un demi-siècle de pratiques multiples, n'arrive toujours pas à s'inscrire dans les repères de la communauté médico-sociale ou médico-éducative, quelle autre défense reste-t-il, encore, que d'opposer une autre inertie ? Quel autre réflexe, précédant toute entrée dans le domaine du sérieux clinique et quotidien, que de dire « Merde » à une paresse intellectuelle qui croit possible, pour aborder et gérer la chose psychiatrique, d'éviter l'expérience d'un tel sérieux, et de se contenter de voir les choses « en général » et « avec hauteur », c'est-à-dire de haut, ou de loin ?

Une fois posées ces conditions d'entrée dans le quotidien psychiatrique, une fois dans le domaine du sérieux, Oury ne va cesser de parcourir ses chemins de traverse, de tracer ses coupes : le psychiatre accepte de reprendre des thèmes qui lui importent, des lignes qu'il ne faut jamais cesser de creuser à nouveau. La reprise fonctionne non pas comme une répétition scolaire, mais comme autant de coups de sonde qui assurent, au plus profond, le maintien du cap de la parole et des actes — l'éthique. Ces points semblent parfois les mêmes que ceux qu'Oury venait de chasser de son discours : car il va bel et bien parler du Club durant des pages⁷... mais sur un autre mode que celui de l'introduction didactique. C'est par touches que l'on parle du club, comme on parle du collectif, du fantasme... Des touches qu'il faut reprendre, sans cesse. De même que ces entretiens sont, eux-mêmes, la reprise d'une parole qui vient de loin. Et là, la rhétorique change d'âme : dans la rogne, dans le tâtonnement, c'est l'image de celui qui parle qui s'impose, cet *ethos* auquel on est libre d'acquiescer, ou non, en guise d'interlocuteur.

⁶ Jean Oury, postface du 3 mars 2005 à *Essai sur la conation esthétique*, Orléans, Le Pli, 2005, p.9.

⁷ Entretien du dimanche matin.

Miettes

1.

Du premier *Il, donc* à sa *Reprise*, on assiste à la reprise d'un dialogue interrompu, mais à deux différences près.

Comme à chaque nouveau parcours au sein d'un même champ, la récolte diffère tout en sillonnant les mêmes aires : la matière est récoltée et ordonnée différemment, la parole va la chercher plus loin dans tel recoin oublié.

Par ailleurs, l'humeur apparaît d'emblée assombrie. Déjà lors de l'entretien de 1997, le tournant était pris vers le ton polémique et, dans une époque qui n'a fait qu'empirer, cette *Reprise* peut en être lue comme le renforcement. Mais alors, cette nouvelle livraison de la « lignée-*Il, donc* » est-elle vraiment utile ? Elle a pu d'abord me sembler trop alourdir le préambule « cogneur » de 1997. Mais non. Ces entretiens demeurent dans toute leur « inutilité transcendante⁸ » — pas de pourquoi : la parole se déroule sans telos, parcourue de la seule dimension du sens — dans les replis les plus singuliers où « va se mettre » la pensée d'Oury, dans lesquels elle n'aura jamais cessé de se disposer. Oury prend plus de temps pour développer les différents thèmes, mais si les « arguments » sont plus profondément creusés, c'est moins par volonté de convaincre (ce n'est pas dans la guise d'Oury), que dans le sens d'une archéologie de la position subjective, existentielle, qui préside aux positions politiques et cliniques. Cette fois plus encore qu'auparavant, ce qui compte avant tout dans cette reprise, c'est son mode : le pathique⁹.

La disposition de cette *Reprise* est singulière, même si ce n'est pas forcément visible au premier coup d'œil. Il y a recoupement, parfois point à point, entre ce qui est raconté ici et *Il, donc* : retour des mêmes visages (Lulu, par exemple) — mais avec cette fois un temps pour s'attarder sur leurs expressions, leur regard (Lulu, toujours). De quoi laisser aller la parole dans des couches plus profondes, des eaux plus dormantes, des lambeaux même. Des tracés à travers l'existence, souvent racontés à rebours, comme lors du samedi après-midi : la discussion part de ce qu'implique selon Oury d'être vraiment lacanien, puis en vient au creuset de Saint-Alban, puis au petit Lulu et à ce qui, dans l'être-là d'Oury auprès de cet enfant, semble suivre un sillon profond. Ce sillon va de la présence auprès de la « grand-mère Napoléon » (et sans doute en-deçà), jusqu'à l'accueil de quelque autrui que ce soit qui fait face à l'inévitable de lui-même. C'est exactement là, à mes yeux, l'objet précis de ces entretiens : non pas une guirlande d'anecdotes qui raviront ou ennueront historiens ou chroniqueurs, mais la logique sous-jacente à leur articulation, dans leur réalisation comme dans leur énonciation. Et pour cela, la lourdeur même de l'humeur et du ton demeure une « clé » pour entrer dans ces entretiens, comme leur marque contingente — on ne

⁸ Jean Oury, *Onze heure du soir à La Borde, Essais sur la psychothérapie institutionnelle*, Paris, Galilée, Débats, 1980, rééd. Vigneux, Matrice.

⁹ Oury emprunte ce terme à E. Strauss. Voici comment Henri Maldiney présente cette notion : « Strauss met à nu dans le sentir un ressentir : ni réflexion, ni affection de soi par soi. La polarité sujet-objet, le redoublement intérieur de la conscience de soi, ne sont pas niables, mais ils sont seconds, et ne sont possibles qu'à partir d'une situation plus originaire : celle du sentir. Avec le percevoir, premier niveau de l'objectivation, nous sommes déjà sortis du sentir. On peut parler de « l'être-là » du sentir comme d'un être-avec-le-monde plutôt que d'un être-au-monde. Un être-avec qui se déploie en direction du sujet et de l'objet, qui ne deviendront tels qu'après coup. Strauss nomme moment pathique cette dimension intérieure du sentir, avant et en dehors de toute référence à un objet perçu. Il s'agit d'une autre logique [que la logique objectale] et cette logique est une esthétique intégralement exprimable en termes d'espace et de temps, phénoménologie constituée au niveau du Sentir et du Se Mouvoir. » (Henri Maldiney, *Regard, parole, espace*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1973, p.136-138.)

choisit pas le présent de l'énonciation —, donc inévitable : cette clé ne deviendra signifiante qu'après-coup, à l'aune de l'aire qu'elle ouvre, et où elle mène l'entretien.

Dans la cartographie des « lignes d'erre », des lignes de force, du kaléidoscope des fantasmes et des concepts, rarement sans doute a-t-on eu affaire à une telle « transversalité ». Les précédents entretiens accordés par Oury, peut-être plus denses et représentatifs de la psychothérapie institutionnelle, n'allaient pas aussi loin dans les deux séries liées, celle de l'existence et celle de la praxis. Certes, les deux s'interpénètrent en permanence dans le cadre des Séminaires de La Borde ou de Sainte-Anne et beaucoup des faits rapportés ici y ont été entendus, mais alors, la parole y restait tendue vers une articulation théorique. La différence est question de lieu, d'ambiance, de posture ; et ce qui se dit dans ce bureau bas, qui jadis accueillait les chevaux, fenêtres ouvertes sur un arbre et sur la vie de La Borde, prend un ton et un tour qui n'est qu'à cet ouvrage. Comme l'extraordinaire tableau au-dessus du divan d'Oury, où une nuée noire semble naître du cœur de la toile, ce fond d'où naît la forme, on a la sensation que, dans la sous-jacence à ce qui se dit là, on côtoie un certain état natif de la parole.

En un sens, la lecture de ce livre donne sur les entailles et les entours des entretiens déjà connus. De tous les entretiens d'Oury, ceux-ci à la fois émiettés et lourds sont aussi à mes yeux les plus fragiles, et je tiens cette fragilité même pour leur valeur.

2.

La lourdeur est imposée par le ciel pestilentiel qui surplombe le pays actuel de la psychiatrie, et qui d'entrée domine les échanges entre Babin et Oury. Cette lourdeur est une humeur à laquelle il ne faut cependant pas céder, et peu à peu, au fil des heures la dynamique s'inverse, comme toujours quand on rentre peu à peu dans l'aire du sérieux : les *pragmata* imposent leur force. Au début, ils sont là comme autant d'arguments intégrés à la rogne contre l'état actuel, mais aussi contre les positions naïves qui croient qu'un tel état de déliquescence de la psychiatrie daterait d'hier. Mais au fur et à mesure qu'on entre dans l'univers de la praxis, ces mêmes petits faits s'imposent comme signes de la logique qui constitue le seul contrepoids sérieux à l'aliénation morbide, la dynamique qui dialectise les différentes dimensions de cette aliénation massive, au lieu de subir ou de s'illusionner à vouloir s'en abstraire. Pourtant, aussi précieux que soient les développements et les vignettes qui émaillent ces entretiens, ce n'est pas sur tel ou tel point que repose l'essentiel de leur valeur, de leur fragilité.

Comme toujours chez Oury, on se trouve, avant toute autre considération, avec de petits bouts de choses, dont on pourrait en effet faire une très longue liste qui vaudrait pour parcours de toute sa clinique. Des miettes psychiatriques. Qui a tâté de la misère humaine profonde sait l'art de ramasser ces miettes et de les respecter en tant que miettes. Fernand Oury, le frère de Jean, ne cessait de répéter, aux heures des grandes enfièvements idéologiques : « Il est de salubrité publique de ne pas *élever le débat*. »

Parfois, plus fragile encore que des miettes, on se trouve au contact de lambeaux existentiels. Que pressent-on là qui se déchire, à l'évocation d'un jeune schizo ? Or l'éthique aussi se rencontre sous forme de lambeaux, imprévus donc décisifs. C'est à une telle présence que peut rendre sensible un amour d'enfance, ou la lumière d'un arrière-pays. Les baraques qui jouxtaient le quartier de la famille, Frédo, les plages à marée basse ou le bricolage des vélos avec quatre bouts de métal récupérés, mais admirablement polis : on côtoie la « mystique des limites » qui semble irradier dans tout l'univers d'Oury. La zone est cette aire aux marges de deux villes, des confins existant comme surnuméraires aux territoires qu'ils sont censés délimiter, un tracé lui-même

ramifié comme un monde, un milieu pas net, bref un terrain vague¹⁰. Un terrain *pour* le vague, peut-on dire si l'on prononce « vague » avec des accents peirciens : la « logique du vague », concept sémiotique dont Oury a depuis longtemps repris le programme à son compte, est la logique de l'abduction, le processus de l'ouverture réelle de la logique à ce qui peut s'avérer porteur de nouvelles légalités, et ce, par distinction avec la logique de la déduction, qui ne peut que gérer une réalité déjà connue et maîtrisée, faite de cas tous particuliers de lois générales bien établies, le tout circonscrit dans l'aire des habitudes d'un monde qu'on voudrait quiet et clos. La folie, mais également la zone, imposent d'être en permanence sur le bord de l'imprévu, donc de demeurer toujours, non pas « dans le flou » en termes de savoir et d'agir, mais dans une ouverture logique au vague en ce qui concerne l'acte d'interprétation : ne jamais fermer ses catégories d'appréhension du réel, rester dans la lucidité de la non-totalité, de l'incomplétude.

Il y a du reste, du manque toujours, dans la parole d'Oury. Bien souvent dans ses propos, il rappelle qu'« il faudrait revoir cela bien plus rigoureusement, en détail » — ce que bien sûr il ne fait quasiment jamais, du moins pas de façon programmatique. On évolue dans un registre où les choses sont presque exclusivement posées en première ligne. Et de « seconde ligne », qui aurait pris la forme d'un enseignement ou d'un traité, il n'y en a jamais eu ou si peu. Ce n'est ni par négligence ni par incapacité. Le penser est toujours sur le front de l'urgence éthique, et c'est donc sur ce même mode que, tout au long de sa perpétuelle préparation à la parole, Oury dispose ses propos, ses outils théoriques, politiques, cliniques — par fidélité avec la logique dans laquelle s'appréhende le réel qui s'impose à la praxis : par taches ou par surfaces plus ou moins étales, plus ou moins fugitives, et dans lesquelles il faut repérer urgemment ce qui fait sens, ou ce qui détruit le sens.

Cette seconde ligne, on peut cependant la reconstituer¹¹ : sous-jacente, elle se situe toujours entre deux articulations ; elle n'est jamais qu'actualisée par une improvisation¹², arrivant sur le mode de l'incomplétude, provenant de ce qui, dans le reste de la précédente improvisation, avait préparé sa place, et laissant en suspens de quoi laisser émerger le lieu de la prochaine. Cette rigueur sous-jacente constitue la structuration de la parole d'Oury, par-delà l'apparent éparpillement de la surface, cet état de non achèvement qui laisse apparaître des blancs, comme dans la peinture de Cézanne dont, via Maldiney, Oury se sert tant pour donner à comprendre comment le sens est toujours du côté de l'inachevé travail en profondeur, en-deçà des mots prononcés et des actions concertées. On est alors dans la dimension du pathique, dimension la plus basique de la présence au monde, qui est de l'ordre du sentir pur ; on évolue,

¹⁰ On peut également employer cette expression au sens habituel, et se rappeler ainsi que « La mort du terrain vague » est un des plus beaux textes pédagogiques de Fernand Oury. « L'arrière-fond » commun aux frères Oury est profondément imprégné de cette toile de fond. Pourtant, ni Frédo ni la zone ne sont magnifiés par Oury : ils sont des repères, des « points de voyance dans le symbolique » qui permettent de dresser le portrait d'une éthique. L'éthique a ses complexions qui n'ont rien à voir avec la morale, qui font que chaque sujet se débrouille avec le sens du bien ou du douteux selon les plis et l'expérience des limites qui ont constitué son arrière-pays. Le sort de l'éthique n'est pas totalement joué non plus dans l'enfance. La vie apporte son lot d'apprentissage par la passion, comme le rappellent ces photos d'un compagnon, retournées et qu'Oury dit ne pas pouvoir revoir encore, laissant béantes des histoires qui n'ont peut-être pas encore trouvé à passer proprement à travers le défilé de la parole.

¹¹ Si Oury s'y prête rarement lui-même, il n'y a pourtant qu'à lire les *Séminaires de La Borde* publiés par Delion et Balat pour voir qu'il demeure un des meilleurs connaisseurs de la chose psychotique et de la chose freudienne, sans avoir besoin de s'arc-bouter sur un appareil professoral dit « scientifique ».

¹² « Une improvisation représente la sous-jacence pour une autre improvisation », comme dirait l'autre.

sémiotiquement, dans la dimension de la priméité (en termes peirciens, l'ordre du possible)¹³. Le sort du penser (et donc de l'agir) ne se joue pas avant tout dans l'ordre du déductif et du conscient (ils sont les outils de la rigueur, le magasin où entreposer les topoi et d'où les sortir au moment adéquat : bref la moindre des choses), mais dans l'ordre inconscient de l'abductif et de la présence subjective.

Mais ce jaillissement de la pertinence n'est possible qu'à la seule condition que l'effort de cette praxis soit soutenu par une certaine qualité éthique du milieu, qu'Oury a théorisé sous le terme de « Collectif¹⁴ », c'est-à-dire un « champ transcendantal » qui fasse du quotidien un milieu suffisamment structuré, relié, ouvert : un champ de langage, où le sujet peut vaquer à ce qui ne concerne que lui (le désir), cheminer parmi les règles instituées de ce milieu et qui en forment l'« automate ». Parmi les points de repères dans la tablature institutionnelle de la vie quotidienne, le désir peut élire des points signifiants, supports véritables d'une parole ; et réciproquement, au cœur de cette parole, ces points signifiants fonctionnent comme autant de « taches » porteuses de leur « couleur locale ». Ça sent La Borde, ça sent la zone, quand parle Oury : non parce que ce serait « typique » (aliénation pauvre, stéréotypie et clichés du « si particulier » : on serait dans la pire esthétique du général, et non dans le singulier), mais parce que cela sent l'humus où poussent les « boutures de fantasmes », comme dit Danielle Roulot, et que la parole véritable est inextricable du fantasme. Cosmétique du tableau pour le peintre, et pour le psychiatre, loi symbolique du langage et travail permanent d'institutionnalisation et d'analyse : c'est dans cet espace de parole, entre praxis et existence, que l'on progresse en lisant Oury.

Filet/tresse

Avoir le Il pour être¹⁵.

L'émiettement n'empêche pas une dynamique, un rythme singulier qui saisit en un penser cet ensemble éparpillé en surface — la dynamique n'annule pas l'émiettement, elle ressaisit la logique sous-jacente de ce qui fait advenir les miettes à la tenue réciproque d'une praxis et d'une existence.

Ce ne sont pas seulement des thèses qui font l'objet de ces entretiens, mais des articulations entre les différentes dimensions qui forment la praxis psychiatrique. Localement, autour de tel développement ou de telle vignette, les propos d'Oury peuvent se lire comme autant de nouages, aux formes changeantes, entre plusieurs problématiques — politique, clinique, biographique, etc. C'est leur disposition relative qui importe, la façon dont elles jouent les unes sur les autres, et surtout, toutes ensemble, sur ce point toujours là, au centre vide du nœud : le sujet et ce qu'il advient de sa singularité, l'irréductible désir.

Ces nœuds mis ensemble forment deux types de figures : des tresses et des filets, selon qu'on les regarde dans la perspective historique de l'existence, ou selon la logique de la praxis.

Le filet, c'est ce qui peu à peu se dessine entre toutes les dimensions qui entrent en jeu dans la complexité de la praxis, et de la parole qui en porte témoignage. Du lien s'établit entre les différents lieux identifiables dans ces entretiens, et alors, les anecdotes, les souvenirs, les développements de tel ou tel concept perdent de leur statut autocentré de contenu valant pour lui-même, et entrent dans une tablature signifiante. Se dessine alors un territoire toujours

¹³ Michel Balat m'a appris, il y a peu, que Gérard Deledalle disait de Jean Oury qu'il était « l'homme de la priméité ».

¹⁴ Ce concept fondamental chez Oury est présent à travers toute son œuvre, mais essentiellement dans les séances de l'année 1984-1985 du Séminaire de Sainte-Anne, intitulé *Le Collectif*.

¹⁵ Jean Oury, postface de 1975 à *Il, donc, op. cit.*, p.28.

mouvant, mais immanquable, qui reprend les contours entrecroisés de toutes ces régions parcourues ici, après tant d'autres occasions.

« Le sens, c'est le passage », disait déjà le psychiatre dans son séminaire de Sainte-Anne, en 1981. Le sens au fait d'être présent au cœur de ce territoire réside dans le permanent passage entre les différentes régions. La dynamique de la parole d'Oury est celle d'une pose quasi-tachiste des mailles signifiantes, porteuse en elle-même d'une modélisation du dire. La fidélité de ces entretiens envers la précaire présence du désir se négocie dans la touche avec laquelle en sont déposées les moindres marques, mais surtout dans le refus d'achèvement du dessin, toujours laissé dans une infinitude porteuse de manque. Ce soin repose dans les relations, mouvantes, entre les différentes esquisses : les marges ne sont jamais nettes, mais jamais à l'abandon non plus, et une esquisse est plus proche d'une modélisation que d'un brouillon. Parfois les contours des objets de la discussion se recouvrent, parfois ils s'écartent en formant une béance, ou il arrive qu'ils se retrouvent, bien plus loin : mais dans tous les cas, c'est le passage entre deux aires qui est toujours recherché, l'ouverture permanente d'un fait, d'un geste, d'un concept, à ce qui n'est pas lui, et au contact de quoi du sens peut advenir. « Greffer de l'ouvert », un des adages fameux d'Oury, reste le souci éthique premier, tant dans le dire que dans l'agir. De façon toujours indirecte, dans ce filet de langage, c'est peut-être un objet qui s'énonce, mais c'est avant tout un sens qui se donne à lire.

Quant à la tresse, elle désigne un effort chaque fois recommencé, jamais tenu pour acquis : ne jamais disjoindre les fils qui font la complexité qui fonde l'humain en tant qu'humain. Ce programme, c'est celui d'une dialectique qui tiendrait compte non seulement du matérialisme sociohistorique, mais de l'inconscient freudien et de sa logique « négative ». Cette logique profonde, même en arrière-plan dans ces entretiens, domine la parole d'Oury¹⁶.

Ces entretiens sont faits d'assertions théoriques et de choses vécues, et pourtant, ils évoluent aussi peu comme un exposé dogmatique que comme un récit de vie. On entre dans le filet de la structure par n'importe lequel de ses nœuds, de ses lieux ; la tresse est toujours déjà en train d'être serrée, desserrée, resserrée. Le filet n'a aucun bord, seulement des limites, antécédentes même à ses nœuds. La tresse n'a ni commencement ni fin, elle « se tient » dans l'effort de son propre tressage : « il y a de l'un », adage lacanien du trait unaire qui singularise toute présence subjective, telle est la raison d'être de la tresse. L'unarité de ce mouvement est au cœur de ces entretiens, et non une infrangible et imaginaire unité, et bien moins encore la supposée valeur unique, hypostasiée, de chacun de ses fils.

En permanence, la parole d'Oury est elle-même un maillage à la fois du filet et de la tresse. Le discours des séminaires tient plus du filet, et ces entretiens dessinent beaucoup plus, quant à eux, des lignes de tresse, mais dans les deux cas, pas de lignes causales univoques, unidimensionnelles.

¹⁶ Cette négativité est peut-être plus radicale encore que la « dialectique négative » d'Adorno ; en tout cas, entre les deux négativités, il existe des occasions de rencontre, même si Oury n'a pas choisi une telle voie. Le négatif adornien n'est pas limité à la négativité de l'inconscient, il s'agit d'une place logique au cœur de la dialectique, place réservée à l'ontique, c'est-à-dire au contingent radical, qui, rayant le cercle rationnel, y demeure et doit y demeurer en tant que contingent. Quant à la négativité freudienne, telle qu'Oury la lit via Lacan, elle ne se limite pas aux modalités dialectiques, même si ses effets y entrent de plein droit. Folie et langage, réel et symbolique, sont des registres anthropologiques fondateurs, et l'aliénation du sujet à ces deux ordres forme une dialectique. De par le fait même qu'il y ait du symbolique, le réel se pose toujours en reste dans l'appréhension que l'on peut en avoir dans le champ phénoménal de la réalité ; le nœud entre ces deux ordres se joue dans le mode de fonctionnement des images et de leur articulation, c'est-à-dire le régime qui domine la composition des trois registres : selon un mode dominant soit imaginaire, collé, soit réel, mélangé, soit symbolique, structuré.

L'autobiographie n'a pas prise sur la parole d'Oury, le sujet n'est pas le *moi* — il est plutôt du côté du *il*, toujours anaphorique, présence de langage sur fond d'absence réelle. Cette incomplétude n'est pas que doute vis-à-vis des catégories du moi, elle domine également les rapports entre les dimensions aliénatoires par lesquelles Oury définit toute subjectivité. Dérouler la ligne aliénatoire inconsciente n'écartera jamais le souci politique : au contraire, sans un arrière-fond politique, on ne peut rien comprendre à la psychothérapie institutionnelle. Symétriquement, réduire le champ aliénatoire du désir à un effet second de logiques macrosociales, sous prétexte que ces dernières sont plus massives (et elles le sont en effet), constituerait le plus grave des échouages, à l'image d'une certaine antipsychiatrie à laquelle Oury n'a jamais pardonné d'avoir fourni l'alibi aux assassins de la psychiatrie et de tant de ses sujets, ces psychotiques jetés hors des hôpitaux dans l'errance anomique des marges et des bas-fonds, et dont beaucoup, dans la nature ou dans les trous de la ville, se sont littéralement évanouis.

II.

Reprise

Donc, c'est décidé. Mais déjà l'élan a dépassé la cote ; et cette protension, déjà, est rétroactive. Boucle d'anticipation qui met en place l'opportunité : *Kairos*, et son doigt léger¹⁷.

Personnel psychiatrique

« Reprise » est, aussi, un terme de couture. De l'art de reprendre à celui de reprendre, il n'y a qu'un glissement de mots, dont Oury ne se prive pas dans sa préface. C'est qu'il y a de l'habit d'arlequin dans sa parole : des bouts de l'étoffe bigarrée du quotidien cousus ensemble en des agencements toujours changeant, dans le souci — jamais mis en défaut — de coller ensemble.

Selon l'un des plus fameux adages d'Oury, « la psychiatrie a besoin de balayeurs et de pontonniers » pour nettoyer le milieu des foyers de pathoplastie¹⁸ et lancer des passages entre les rives, instaurer du lien pour (ré)ouvrir les lunes closes de la folie, « greffer de l'ouvert » sur la prison effondrée, mais pas pour autant descellée, de la psychose¹⁹. Mais tout autant que du pontonnier et du balayeur, la parole du psychiatre nécessite un bricoleur et un repreneur.

Le bricoleur, c'est bien sûr celui qu'honore Lévi-Strauss en en faisant le modèle de sa « pensée sauvage » : dans cette pensée-là, rien de fixé ni de planifié a priori, aucun concept qui, pour intégrer la logique imprévisible de la chose présente, ne puisse éviter de se cabosser s'il veut sérieusement prétendre devenir un outil efficace. La besace remplie sans trêve au fil du chemin, au hasard de la zone, où le bricoleur fouille en permanence : fonction d'*inventio*, d'inventaire, *exercice* sans but préconçu, qui finit par s'oublier à force de se pratiquer. Mais il est un autre

¹⁷ Jean Oury, postface de 1975 à *Il, donc*, réédition Vigneux, Matrice, 1997, p.27-28.

¹⁸ Par ce terme, Oury désigne les effets pathogènes du milieu, les aggravations, voire les déclenchements, des pathologies sous l'effet des pressions surmoïques, hiérarchiques, doxiques, des établissements. La distinction entre établissement et institution, le passage du premier à la seconde, désigne précisément l'instant où l'on décide de mettre en place une organisation symboligène et coopérative en vue de « soigner l'hôpital pour pouvoir ensuite soigner le malade ».

¹⁹ Danielle Roulot a sur ce sujet des propos plus cliniques : « Quand quelqu'un demande à Oury ce qu'est travailler avec la psychose, il répond : « c'est être pontonnier et balayeur ». Toujours balayer ce point vide [lieu de fiancé, création d'une possibilisation] de tout ce qui peut venir l'encombrer — au premier plan de ces encombrements, nous citerons le thérapeute (c'est le transfert massif!) — et laisser être espace vide pour qu'il fasse « pont », point de rassemblement des possibles, nouage du symbolique, de l'imaginaire et du réel. » (Roulot, « Approche psychanalytique des psychoses en milieu institutionnel », *Paysages de l'impossible*, op. cit., p.159.)

aspect essentiel, dans le lien efficace qui unit le bricoleur à sa besace. Toucher de la main, manipuler ses outils, contact sans telos, aussi maigre qu'une écoute flottante, mais souci permanent, de quoi savoir par réflexe quel outil saisir lorsqu'une rencontre soudaine le demandera. Là est la vertu de la « patience active » si souvent louée par Oury : de quoi toucher juste, à l'instant nécessaire, ce « *kairos* au doigt léger » à l'œuvre par exemple dans le diagnostic psychiatrique, *Praecox gefühl*²⁰, instant décisif dont la pertinence se décide dans une immédiateté qui engage deux sujets. Et dans cette « décision », l'étalonnage objectif d'un diagnostic habituel, à l'aune seule de cas médicaux, est mis à sa véritable place technique : subordonnée et intégrée, antérieure (dans le savoir supportant la fulgurance) ou postérieure (dans le défilé de la prise en charge), mais en rien dominante au cœur pathique et éthique de la rencontre, par ailleurs traversée de tant de dimensions absolument irréductibles à tout corps de savoir constitué²¹. C'est tout cela que vient récapituler la référence au *duende* de García Lorca, dans le dernier moment des entretiens, et il n'est pas surprenant que, par l'association sonore de la langue castillane, il soit alors aussi question du *tocar* du pianiste : dans l'improvisation du jazzman ou le toucher du concertiste, tout le savoir vient se concentrer, mais à la seule condition d'avoir été tellement intériorisé qu'il disparaît à la surface de la conscience. La pensée sauvage trouve dans le champ des praxis l'un de ses royaumes d'élection, celui où le sujet, seul et collectivement, reconstruit l'édifice du sens, sans cesse.

Ni commencement ni fin à cet exercice du bricolage qui est aussi la définition par excellence de l'exercice de la parole chez Oury : toucher des constellations de mots, sans cesse les remuer, ne jamais considérer que ce qu'ils sont censés « communiquer » va de soi. Et, en fond à cela, on comprend pourquoi la pensée sauvage s'impose, au cœur de la praxis psychiatrique : la part psychotique du penser et du vivre est à la racine de toute poiesis pure, sur laquelle embraye la fonction d'inventivité du bricolage²².

²⁰ La proposition d'un tel diagnostic, que l'on doit à Rümke, est en particulier évoquée par Danièle Roulot, « Schizophrénie », in P. Kaufmann, éd., *L'Apport freudien. Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Paris, Bordas, 1993, et repris dans Danièle Roulot, *Paysages de l'impossible. Clinique des psychoses*, Nîmes, Champ social, « Psychothérapie institutionnelle », 2003, p.79.

²¹ C'est entre autres pour cela que la vision seulement médicale, voire purement médicamenteuse, telle que l'incarne de plus en plus l'entreprise du DSM, reste totalement étrangère à l'abord de la psychose d'Oury. Savoir recueillir des symptômes, c'est la moindre des choses : mais cela n'est qu'une taxinomie, et ne suffit pas à élaborer une clinique (seulement une pharmacologie), sans même parler d'une théorie psychiatrique (ni même médicale). Une addition de symptômes, constatables de façon positive et objectivable, voilà qui n'a rien à voir avec le produit complexe de plusieurs dimensions qui interagissent dans une situation donnée, contingente, singulière, au sein de laquelle tout acte rationnel prend la dimension d'une décision, d'un engagement. Le prix épistémologique et clinique à payer, si l'on choisit la voie de la complexité, est qu'on sorte ainsi d'une rassurante conception de la thérapie comme application protocolaire. Car l'engagement sur lequel débouche le *praecox gefühl* embraye sur toute la praxis dont, précisément, la tâche est de s'engager dans l'accompagnement des conséquences d'une telle décision. Du côté d'un diagnostic prenant appui sur le DSM, on applique un plan prédéfini, une logique générale où les symptômes recueillis ne pourront jamais être que des cas particuliers ; pour reprendre la présentation métaphorique de Lévi-Strauss, on se situe alors du côté de la pensée de l'ingénieur et non de celle du bricoleur. Du côté de la praxis, au contraire, les symptômes sont des facettes parmi d'autres d'une existence qu'on accueille ; on travaille dans la dimension subjective et collective, on bricole, on organise à partir du donné singulier — et là, éthique et théorie s'arc-boutent l'une sur l'autre.

²² La part du psychotique et du névrotique dans l'équilibre qui définit la vie est contenu dans cette phrase de Freud : « Nous appelons comportement normal ou sain un comportement qui réunit certains traits des deux réactions ; qui, comme dans la névrose, ne dénie pas la réalité, mais s'efforce ensuite, comme dans la psychose, de la modifier ». Il est à préciser que cette phrase, issue de *Névrose, psychose et perversion* (citée par Roulot, « Névroses et psychoses », *Paysages de l'impossible, op. cit.*, p.105), a « infusé » dans toute l'aire de la psychothérapie institutionnelle,

Quant au repriseur, il se préoccupe avant tout de suture et de couture, de liens et de délimitations qui rétablissent des confins entre deux bouts d'étoffe existentielle, deux aires psychiques : seul leur rapport, dans le geste de son (r)établissement, peut redonner aux deux pans jusque là épars et perdus, la possibilité de porter une signifiante. Cette reprise contient toujours une dimension de création. Le souci du repriseur est de réinstaurer avant tout de la limite et du bord, deux qualités nécessaires pour réconcilier l'étoffe avec elle-même, au prix certes de lui faire prendre la guise de deux morceaux qui se rejoignent. Le repriseur travaille le geste qui répare les tissus et, au cœur déchiré d'une même étoffe, lui redonne un semblant d'un, de quoi ne pas trop partir en lambeaux ou, pire, dans un en-deçà de l'idée même de lambeau (car pour qu'il y ait lambeau, encore faut-il qu'il y ait suffisamment de « tenue », « de l'un » suffisamment assuré, l'inscription quelque part dans du passé, même perdue, qu'il y ait pu y avoir autre chose que du lambeau). Il n'est alors pas étonnant que, une fois rencontrée l'horreur du sans-recours, ou tout au moins la précarité de la vie esquintée, scarifiée, l'existence une fois remise dans sa propre dimension, par endroits et par instants réconciliée avec elle-même, garde à jamais l'allure d'un habit toujours plus ou moins rapiécé.

Lors des entretiens entre Babin et Oury, le raccord peut s'opérer entre deux bouts de vie éloignés : aussi dépareillé que semble leur accouplement au premier abord, la reprise tiendra toujours en elle cette justesse. Il faut parfois qu'Oury précise, d'un mot ou d'une formule, en quoi réside cette justesse, mais pareille reprise n'efface pas cette fulgurance des rapprochements imprévus dont Oury est maître depuis tant de décennies. L'art suprême consiste à superposer deux morceaux apparemment sans rapport, de les développer et, après seulement, de boucler le tout d'une phrase, souvent sur le mode ironique d'une question.

La clinique du thérapeute ne diffère pas du cheminement du penser, l'habit d'arlequin est toujours là, avec le même impératif de justesse dans la reprise. Dans une parole tendue par la praxis et le désir, l'exactitude d'une conclusion n'a rien à voir avec le figement en un raisonnement parfait, achevé, totalisateur. Aussi, bouclages et reprises laissent toujours dépasser un bout de fil. Exister demande un tel reste qui « laisse à désirer », de quoi ouvrir la possibilité à venir pour une autre reprise. De quoi autoriser surtout le jeu nécessaire pour que le nouage et la couture ne craquent pas au moindre mouvement : un tissu n'est pas repris pour couvrir le corps d'un pantin aux gestes limités, mais pour être ajusté à celui d'un homme seul, imprévisible et libre dans sa marche — et au nom de qui, dans la praxis, tout se pense et se décide. Ces coutures sans relâche faites, défaites, refaites, à l'inachevé nécessaire, disent la conscience que rien n'est assuré, sans quoi la parole se figerait et le discours deviendrait stéréotype : les actes ne tarderaient pas à traduire cela sous forme tragique dans la praxis, que déserterait la fonction du langage. D'où, toujours, une imperfection, un manque et une incomplétude dans la parole qui appelle le réel sans l'arrimer, pour en déchaîner ce qui pourra germer dans la réalité, sous la forme enfin à nouveau géniale d'une dimension fantasmatique restaurée dans sa poiesis, aussi éclatée et délirante soit-elle.

Quand il s'agit de l'être-là, la justesse est un impératif éthique ; dans le penser, l'impératif est logique. Les deux sont le même. La parole d'Oury est la parole de cette praxis : dans chaque moment des entretiens, dans ces petites toiles où se projette quelque chose du fantasme, dans l'improvisation où jaillit du dire, la parole poursuit un chemin hypothétique à l'affût du sens, qui souvent se trahit sous le pas par sa dimension de faille.

faisant par exemple largement écho à la position de Tosquelles sur la folie comme caractéristique anthropologique fondamentale.

« Aucune faute logique »

Dans le discours d'Oury en tant que suite d'énoncés, le lecteur pourra ne pas suivre telle thèse, se sentir plus ou moins d'affinité avec telle position idéologique, théorique, technique, d'ambiance, d'humeur... Cependant, jamais on n'y lira une faute logique ni éthique. Et ce, à deux égards.

Oury nous raconte quelques éclats d'une existence, or d'un bout à l'autre de cette existence, on ne sent pas de contradiction au regard du désir et de son rapport avec les actions — rapport qui, selon la définition d'Oury lui-même, emporte le sort d'une éthique²³. Les « taches de couleur » de l'enfance ne valent pas comme un mythe des fondations, dans lequel les anecdotes parfois anodines ou bizarres joueraient de leur pittoresque pour bâtir une image de soi plus ou moins magnifiée. Leurs qualités d'anodin, de bizarre, ne sont pas figées en fétiches, mais au contraire défigées dans une dimension analytique où Oury les convoque en tant que qualités, dans l'ordre du pathique : ce faisant, elles occupent une fonction de points de repère en-deçà des mots et des actes « rationnels », et à travers elles se transmet leur valeur d'iconicité d'un « arrière-pays », qui décidera de l'efficacité réelle des décisions et des interprétations du praticien au cœur de l'urgence, à des décennies de là. Souvent, dans une configuration imprévue de la discussion, il est arrivé à Oury de reprendre un même fait, d'en reparler différemment, sous un jour complémentaire ou contrasté ; pourtant, on ne verra dans ces reprises nulle erreur de raccord, ni logique ni éthique, même quand un livre ou une conférence reprennent à des années de distance un point laissé en suspens. Joue sans doute là quelque chose de l'ordre de l'humeur, ce « taux d'instabilité zéro » qu'Oury se reconnaît. Nulle contradiction profonde dont l'escamotage porte à conséquence.

Pour autant, cela n'a rien à voir avec l'impeccabilité d'un dogmatisme. Si le séminaire de Lacan par exemple est omniprésent, ce n'est pas comme un missel, mais à la façon du guide Michelin : la cartographie du territoire psychique par le *Séminaire* lacanien s'avère le plus utile pour Oury, qui connaît bien le pays pour y cheminer depuis soixante-dix ans. Ni à Lacan ni à quiconque de ses amis, et fort probablement pas à lui-même, Oury « n'en a jamais laissé passer une », pour reprendre le mot d'ordre du GTPSI. Seulement, le « psychiatre des champs » sait la justesse des tracés du « psychanalyste des villes ». Pas plus, l'absence de faute logique n'a à voir avec une maniaque volonté de système : la praxis n'y survivrait pas (et la psychothérapie institutionnelle, n'étant pas une École, n'a jamais eu que sa praxis en guise de capital symbolique). Faut-il rappeler le sarcasme d'Oury : « Le premier droit, c'est le droit à la connerie : si on ne s'autorise pas à en dire, mieux vaut ne plus penser ! »

Tout se joue sur la ligne plus profonde d'un savoir par où se rejoignent repreneur et bricoleur : l'apprentissage de la plus haute théorie, mais dans l'immanence quotidienne, par la traversée du pathique le plus radical. Cela impose de faire avec son propre désir, son angoisse, ses failles. Accepter, donc, que nous y renvoyent l'angoisse et les failles de l'autre dont il faut « accueillir le lointain » — ou sinon, admettre qu'on accepterait de le laisser crever dans son enfer. Ce savoir, Oury le désigne comme *pathei mathos*²⁴, « savoir par l'endurance ». L'expression, reprise à Jacques

²³ « L'éthique est le rapport entre mon désir et mon action », a-t-il souvent l'habitude de dire. À noter qu'à proprement parler, cet adage n'est pas ce que dit Lacan, même s'il s'en revendique. L'adage lacanien de l'éthique est : « Ne cède pas sur ton désir ». Entre les deux aphorismes, profondément proches, se joue toute la différence entre deux anthropologies, l'une à visée générale, celle du psychanalyste, et l'autre, à visée praxique, celle du psychiatre (sur ce point, cf. la dernière partie de cet essai).

²⁴ L'expression issue de l'*Agamemnon*, 177 d'Eschyle est *pathei mathos*, « souffrir pour comprendre » (traduction Paul Mazon, Paris, Les Belles-Lettres, « Budé », 1925). Oury cite Jacques Schotte, qui a ainsi nommé un groupe de travail qu'il dirigeait à l'Université de Louvain.

Schotte, scande ces entretiens. Elle dénonce en creux l'entreprise de destruction de la psychiatrie, dont le couronnement est le « savoir » médicalisé isolé, objet délivré à un sujet coupé de toute endurance, de l'épreuve d'une durée désirante maintenue. D'où les « diplômes » de *pathei mathos* décernés avec humour à tel ou tel travailleur nouvellement arrivé à La Borde :

On se réunit là à six ou sept, qui veulent. On parle très rapidement, ça parle très bien... « Depuis quand tu es là ? Pourquoi t'es là ? (...) — Moi je suis venue parce que pendant un an, j'étais dans un état dépressif effrayant, j'étais hospitalisée dans une autre clinique et je ne m'en tirais pas. Pour des histoires personnelles... » On ne lui demande pas pourquoi... « J'ai vu qu'on cherchait quelqu'un à La Borde, je suis venue, et je suis restée. » Alors j'ai dit : « On devrait te donner un diplôme de la dépression, toi ! Tu sais ce que c'est. » Des travaux pratiques de la dépression, *Pathei Mathos*. « Pourquoi qu't'es là ? C'est avec ton existence que tu sais quelque chose, quoi que ce soit que tu saches »²⁵.

Ce n'est qu'au contact le plus singulier avec ce qui sourd de la priméité, et même en-deçà, que peut naître un savoir de la chose désirante, qui n'abîme pas la fragile poiesis du fantasme.

Spirale

Tout est consommé, le tumulte a cessé, le charnier s'estompe dans une rumeur imaginaire. Tout ça n'était que rêve, agitation nocturne, cauchemar, mélange des corps, dépeçage et récollection, manducation et effilochage. Il ne reste qu'une dentelle de faux souvenirs, de vrais souvenirs, d'apories échouées sur du sable sec. Aïon songe, encore, à je ne sais quel déluge²⁶.

La reprise, mode du penser, s'opère comme par spirale, où les mêmes thèmes font une obsédante répétition, mais où le retour de concepts, de noms propres, de faits, etc. vaut comme autant de repères.

On me dit : « Mais tu dis toujours la même chose ! — Non, il faut attendre : pas tout à fait... » À chaque fois, ici où à Sainte-Anne, c'est une pensée en spirale... ça fait le tour... ça revient... mais c'est pas tout à fait le même truc... Des fois il y a des gens qui disent : « Mais où il va ? » Et je retombe juste là d'où j'étais parti, mais un centimètre à côté. Pour reprendre et repartir immédiatement après...

Quand on écoute Oury, cette spirale prend l'aspect d'ellipses dont la courbe peut s'avérer longue, parfois baroque, mais tend à dessiner sinon un centre exact, du moins une aire, dans une dynamique ininterrompue où la parole cherche — voire se cherche. À force de reprendre la même courbure, les mouvements forment une boucle qui maille le propos, le fixe et l'autorise alors à se déplacer, homologue au « on passe à autre chose » qui fait l'urgence du quotidien. Dans un cas comme dans l'autre, nul besoin d'une croyance en un progrès quelconque pour penser, agir, être là. Il s'agit plutôt d'une chronicité de l'opération, fidèle à la chronicité de la folie : toujours boucler, passer à autre chose car autre chose se présente, qui est à la fois radicalement nouveau, comme le sujet, et profondément identique, de l'ordre du « déraillement dans le symbolique²⁷ ». Cette chronicité est acceptée, accueillie, travaillée et non subie. Elle est comme l'ambiance qui, contingente et incalculable, empreint tout le penser sans que celui-ci cesse un instant d'être penser.

La pensée d'Oury progresse par des déplacements parfois infimes : ils sont la seule cartographie possible du champ de sa parole et de sa praxis. La nature même du terrain dont il s'agit de rapporter les reliefs et la composition force cette cartographie de la psychose à exister à travers la variation, l'incomplétude et la finesse. Du champ de la praxis, il ne peut y avoir de cartographie au tracé objectif, permanent, non redondant. Sans cesse, concepts et hypothèses rendant compte de ce qui agit doivent être replongés dans le bain révélateur de la situation et de son devenir. La

²⁵ Entretien du dimanche matin.

²⁶ Jean Oury, postface de 1975 à *Il, donc*, réédition Vigneux, Matrice, 1997, p.28.

²⁷ Cette formule, qu'Oury reprend si souvent à son compte, condense l'évocation de la psychose par Lacan.

pertinence conceptuelle s'avère ou s'annule en acte, dans son efficacité à redéployer l'éthique du milieu, à rendre possible une bifurcation là où il n'y aurait sinon qu'un point déraillé de plus dans la trajectoire subjective, qu'un point démaillé du milieu. Tel est le régime théorique de l'analyse institutionnelle.

Non seulement la praxis psychiatrique, mais son cœur même, la psychose, imprime à la parole sa chronicité : chronicité du « déraillement », fragilité du moindre travail dans le chaos, valeur sans mesure du moindre moment d'accalmie de l'enfer, disqualification de l'espoir au rang de catégorie pouvant fonder un effort qui finit par se confondre avec la vie. Répétition d'une condition ; jusque dans les moments de croyance en un mieux pourtant si durement atteint, nécessité de ne jamais négliger l'hypothèse d'un potentiel symptôme d'aggravation — d'où le fait que la psychose exige des « ça-ne-va-pas-de-soi » pour ouvriers. La psychose impose son régime paradoxal, fou, de chronicité des déraillements et de permanent retour de l'imprévu : « ça-ne-va-pas-de-soi » comme attitude pérenne, jamais capitalisable. La folie, non plus objet mais régime, est penser. La théorie, dans ce défilé, se fait humble — et donc ne renonce jamais.

Mais la cartographie que cette parole dresse de la folie n'est pas sans cesse mouvante seulement de par la nature de la psychose : elle l'est aussi par l'acceptation de la loi du transfert, au sens freudien du terme. La position du sujet ne saurait rester extérieure au savoir qui s'élabore : le sujet est transformé dans la praxis autant qu'il la transforme, et cette implication réciproque n'est pensable que par la relation transférentielle et fantasmatique qui s'établit entre le sujet et le milieu. Et de même, dans le champ de la parole, la variation permanente est mise sous le signe d'une telle relation. Le terrain où joue le désir (qu'il s'agisse de sa politique ou de sa clinique) change selon le pas qui le chemine : le désir ne préexiste ni ne demeure « en réserve » — à quelque instant que ce soit, il ne demeure qu'en acte, fût-il une présence bien affaiblie, abîmée, vécue comme passion et souffrance, ou sous le coup du refoulement et de la forclusion.

Dans une relation d'une telle interpénétration entre le milieu et le sujet (sujet de l'action ou du dire, c'est égal), l'impératif de toute institutionnalisation consiste plus que jamais à préserver le sujet et son désir des effets pathogènes et morbides du milieu, et pour cela, à faire en sorte que la structuration de ce milieu ne se fige jamais. Parmi cette « machine thérapeutique » qu'est la praxis au quotidien, l'analyse institutionnelle, c'est-à-dire la fonction analytique de la machine, peut se faire selon plusieurs modalités. Et parmi elles, la parole.

Ainsi, l'incomplétude et la non-clôture de la totalité sont, dans la parole et le dire d'Oury, à la fois un donné, par la psychose, une épistémologie, par le transfert, et une éthique, par la praxis.

Oury entre dans la structure de ces entretiens par un arbre qu'il aperçoit en plein milieu de la fenêtre, et le premier moment de dialogue s'achève, suspendu sur ce même arbre qui mène à un autre arbre, celui des cours d'école ; au deuxième temps de l'entretien, cet arbre d'écolier marque l'entrée dans une époque passée, qui elle-même se déploie comme un kaléidoscope proustien en un chatoiement de dimensions, de personnages et de concepts. Ces derniers étaient déjà posés dans la discussion amère qui ouvre le livre sur la description de l'état actuel de la psychiatrie, mais ils font à présent retour dans le monde de l'enfance. Là, ils subissent le lavage du temps, se trouvent enracinés dans une dimension autre que le politique et le contemporain, couche ni plus ni moins importante, mais qui là encore, ouvre les événements racontés à la polyphonie qui constitue leur interprétation. Pour autant, ces dimensions, personnages et concepts, une fois « enfantés », n'en restent pas à ce rang de détermination infantile d'une position ultérieure, réduction aussi stérile à produire du sens que toute apposition fermante d'une signification : à leur tour, ils sont à nouveau transportés dans l'histoire, politisés, fantasmés, plongés dans la praxis

quotidienne, passée comme présente, et dans toute sa « noise²⁸ », qui elle aussi ne varie que dans ses formes, pas dans sa nuisante présence... Bref, ces dimensions, personnages, concepts, sont autant d'êtres de langage dont l'existence circule entre les différentes logiques qui rendent compte de leur complexe élaboration. C'est seulement dans la reprise subjective et inlassable de ce passé afin qu'il ne devienne imaginairement « parfait », que la dimension existentielle déploie sa dynamique. En chaque nouveau pas, elle réinscrit la matière d'une vie présente et passée dans une structure ouverte, dans une ouverture qui est une qualité structurelle transversale à toute chronologie. Une telle respiration, une telle circulation est à l'œuvre dans ces entretiens.

L'ouverture est une qualité de l'existence comme aire de sens, et non comme seule progression des saisons d'une vie : quelque chose dans l'existence peut travailler lorsque de l'ouvert est greffé sur une matière sinon fétichisée, « identitarisée ». C'est là la différence entre la suite biographique qui résume une vie et la dimension existentielle dans laquelle se déploie la subjectivité. Le sens qui habite cette matière est la dimension qui « double » la circulation entre les époques, les dimensions, les visages, qui rend possible un tel passage à chacune de ses étapes. Sans cette polyphonie retravaillée en permanence, aucune interprétation, aucune fonction analytique, aucune analyse institutionnelle ne peuvent être efficaces. Sans cette polyphonie, aucun déchaînement de vérité ne pourrait être attendu de l'interprétation : autant donc renoncer à analyser, à parler, à agir ; à l'égard de quelque fait que ce soit, ne naîtrait aucune potentialité d'événement. À l'inverse, quelque chose, dans la parole comme dans la praxis, *travaille*. Le travail : autre catégorie qui, comme le dire, ne définit pas seulement une tâche de surface, mais une modalité de l'être, dont la spécificité est de questionner le fondement de la valeur produite au sein d'une existence : si l'existence est mise sous le signe du désir, si la jouissance est un champ dont on doit tenir compte ; si le fantasme est la véritable matière humaine à laquelle toute praxis a à faire, alors qu'est-ce qui décide de la valeur de la production désirante, sa plus-value que Lacan appelle « plus-de-jouir » ? Cette valeur est portée à l'être par une production désirante et pratique (matérialisme), mais elle est tout autant fondatrice du parlêtre (anthropologie) : la valeur de la praxis se situe dans cette boucle entre faire et être, où le faire n'est pas qu'une effectuation de l'être, ni l'être, qu'une réduction au faire. Cette question de la valeur est non seulement l'une des lignes de force des entretiens, mais un principe à l'œuvre dans la parole elle-même : travail nu sans « objet », *donc* exercice continué sans début ni fin.

III.

Disposition au sens

Ainsi donc, je disais qu'il en était encore là, quand arriva l'inattendu. Parfait qu'entremêle l'aoriste. Et je n'eus plus qu'à dire : rien²⁹.

La prise de parole est toujours, déjà, reprise de la parole. Quant à ces entretiens, les lire est assister à la reprise d'une matière que les lecteurs d'Oury connaissent déjà sans doute en bonne partie. Je l'ai dit, la reprise n'est pas répétition, mais travail : travail du désir et du sens, qui

²⁸ Oury emprunte ce terme au livre éponyme de Michel Serres, pour désigner ce qui, dans l'ambiance, participe de ce que ce terme ancien de « noise » regroupe : l'imperfection, tout ce qui gêne et entrave, alourdit — et cela rejoint ce qu'en théorie de la communication on appelle le « bruit », qui en anglais se dit *noise*.

²⁹ Jean Oury, postface de 1975 à *Il, donc*, réédition Vigneux, Matrice, 1997, p. 28.

s'effectue sous condition d'une certaine « disposition » du texte. C'est cet ensemble que je souhaite aborder maintenant.

L'espace de ces entretiens doit au moins se déployer jusqu'à leur dernière page, si l'on veut pleinement saisir la portée de telle ou telle constellation de mots et d'énoncés qu'Oury dispose autour d'un nom propre (*Tosquelles, Paulo, Félix...*) ou d'un nom commun (*soin, club, destruction de la psychiatrie...*). Par exemple, on est cueilli dès la deuxième page par un jeu de mots non questionné, non déployé, autour de l'établissement dont la logique hiérarchique, par distinction avec l'institutionnalisation du milieu quotidien, serait un « blissement de l'État » : pour qui n'est pas dans la connivence, il y a peu de chances d'y voir autre chose qu'un calembour. Oury ne le déploie pas pour lui-même ; mais le dimanche matin, à propos d'apparemment tout autre chose : « C'est ça, l'*État-blissement* dont je te parle depuis hier », alors que dans l'intervalle, il n'y a plus fait allusion. On réalise à ce moment-là que le mot s'est empli de tout ce qui était nécessaire pour saisir sa portée, à la façon d'un refrain après certains couplets qui chargent sa forme pourtant inchangée d'une signification de plus en plus étoffée, variée.

À travers les différents repères qu'il pose au fur et à mesure de son propos, ces « taches » qui ne deviennent signifiantes qu'au sein du paysage d'ensemble, le psychiatre va de l'une à l'autre, au gré d'un chemin qui n'est pas rectiligne (il revient sur certains points, en interrompt d'autres...), mais qui témoigne de ce qu'une logique est à l'œuvre. Ce qu'il dit localement renvoie à un ensemble beaucoup plus vaste, dont un détail soudain évoqué en incise ou comme en passant révèle l'étendue de la praxis psychiatrique et de son appréhension par Oury ; ce qui appelle chez le lecteur un redéploiement d'autant plus large, voire déroutant, de la conception que lui-même s'en faisait.

Il faut au moins pratiquer cette lecture linéaire, qui suit la dynamique dans laquelle l'énonciateur, dans ce contexte, passe lui-même d'un point à l'autre. Il importe de lire ce chemin jusqu'à sa halte finale, à hauteur de laquelle, pour Oury, se boucle la construction jamais programmée, toujours ouverte de cette parole qui sait cependant quand s'interrompre : sens du rythme dans l'improvisation, de la suspension dans l'instant où se « capitonne³⁰ » le propos.

Mais cette linéarité n'est ni le dernier mot, ni la dernière étape d'un tel livre. Entrer dans ces entretiens, c'est (comme souvent quand on écoute ou lit Jean Oury) se sentir immédiatement plongé au sein d'un réseau où, si l'on ne « pige » pas tout, on sent pourtant qu'il y a du sens à poursuivre le parcours. Cette entrée véritable de chaque lecteur dans cet univers, peu importe quand ni où elle a lieu, elle peut advenir loin après la première page, en ouvrant le livre en plein milieu, quand on le reprend des années après... C'est entre les mots, voire entre les lectures, que se joue le sens, comme l'évoque Oury le dimanche matin. En chaque point du cheminement de la parole, c'est toute la structure de la pensée d'Oury qui se donne. Chaque pas du cheminement fait rencontre avec un point de sa structure de pensée. Ce faisant, dans chaque détail, chaque anecdote, chaque argument, se rencontre la logique tout entière de l'aire de discours d'Oury, l'automaton d'une sémiose à l'œuvre ; en retour, chaque point livre cet automaton à la loi singulière qui conduit le pas imprévu du promeneur à travers une urgence, une tension, que rien ne peut réduire ni déduire.

Pour qu'une telle entrée soit possible, encore faut-il que ce texte d'entretiens soit un maillage de repères, c'est-à-dire ce que j'appellerai une *disposition*. Mais avec une précision dans l'emploi du

³⁰ Bien sûr, il faut entendre « capitonner » en écho non pas aux salles capitonnées où l'on enferme, mais au « point de capiton » du tapissier, dont Lacan a fait l'image de la fonction symbolique qui donne à la fois sa singularité et son unarité à toute parole.

terme : tout se joue ici dans la « disposition *au* sens » de ce texte, par distinction avec la disposition *du* matériau langagier ; En effet, parler d'une « disposition *du* sens » réifierait le sens, en le réduisant à ce qu'il faudrait bien mieux appeler la signification (au mieux, à ses procédures d'attribution) ; le dire et l'*à-dire* régresseraient au dit et à son écran ; la parole et le langage perdraient ce qui les distingue des seules syntaxe et sémantique d'une langue³¹. Le sens ne se manipule ni ne se dicte. Toutefois, il est possible de travailler, indirectement, la structure du discours, de la pratique, etc. de façon à ce que du sens puisse s'y répandre dans la rencontre entre un sujet et une matière adéquatement disposée. La disposition au sens déborde la seule surface des propos tenus, elle concerne l'articulation entre cette surface et l'autre surface, sous-jacente, où joue la posture « abductive », si caractéristique de la parole d'Oury, qui conserve au penser son caractère de cheminement, son *Wegkarakter*³², comme cela est rappelé dans le dernier moment des entretiens. Cette articulation et cette sous-jacence constituent ce qu'Oury appelle le « champ transcendantal pragmatique » de tout ce qui se fait, dit et vit, c'est-à-dire ce qui constitue la condition de possibilité du sens : le « Collectif », pour ce qui est de la praxis dans son ensemble, mais plus généralement, pour ce qui concerne la parole, le champ du désir et du transfert³³.

Écran du dit, espace du dire, passage du sens

La ligne diaphane, impalpable, à bout de souffle. L'exténuation d'une course en avant, engouffrant l'image dans son remuement incoercible. Discordance à peine sensible où va émerger un dire³⁴.

Ici vient de s'opérer une distinction entre « l'écran du dit » (dont relève le contenu manifeste, le champ de la signification), et la dimension sous-jacente qui la rend possible, qu'Oury nomme « l'espace du dire ». Le sens, qui a à voir avec le passage entre les différentes formes de la signification énoncée, et non l'assignation de telle ou telle signification, est intimement lié à la transformation qui s'opère, du dire au dit. Cette articulation dire/dit, qu'Oury a longuement méditée, s'inspire de l'adage de Lacan, sur lequel s'ouvre *L'Étourdit* : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. » Un peu plus loin, Lacan écrit : « le dire reste oublié derrière le dit » ; pour finalement préciser : « son énonciation est moment d'existence ». Ces trois énoncés composent en somme un tableau anthropologique du rapport du *parlêtre* au langage, auquel, bien avant que Lacan ne l'énonce magistralement, la pratique d'Oury a tenté de répondre. La parole ne se pose pas comme la poursuite d'un fil rectiligne, mais telle une aire faisant lit où se déposent les signifiants : à travers la linéarité de la parole, la puissance structurante du langage se déploie. Comme les taches dans un tableau de Cézanne³⁵, les signifiants se déposent à la fois dans leurs spécificités propres, mais en contenant, à chacune de leur pose, tout l'ensemble du langage. Ces signifiants peuvent, un à un, signifier quelque chose de précis, et gardent une fonction figurative : on parle bien *de* quelque chose, et c'est là la loi phénoménale de « l'écran du dit » ;

³¹ Je reviendrai plus loin sur la position d'Oury vis-à-vis d'un tel réductionnisme.

³² Cette expression est d'inspiration heideggerienne (Heidegger parle du *Wegkarakter des Denkens*, le « caractère de chemin du penser »).

³³ On retrouve ici l'orthodoxie lacanienne de la pensée d'Oury. Il est cependant important de rappeler que Deleuze, quant à lui, appelle carrément cette couche transcendantale la « surface du sens ». On sait l'estime dans laquelle Oury tient *Logique du sens* ; aussi, cet abord n'est sans doute pas étranger aux articulations qui mèneront Oury, dans les premières années du Séminaire de Sainte-Anne, depuis la réflexion sur « le sens », puis « l'interprétation », jusqu'à l'année consacrée au « Collectif », qui constitue ainsi une première (et désormais canonique) récapitulation de toute la topique propre à la psychothérapie institutionnelle.

³⁴ Jean Oury, postface de 1975 à *Il, donc*, réédition Vigneux, Matrice, 1997, p.27-28.

³⁵ Cette comparaison apparaît souvent dans les interventions d'Oury, sans doute venue à travers les études de Maldiney sur la peinture moderne.

mais ils remplissent avant tout une fonction indirecte, intransitive : on *parle quelque chose*, quelque chose *se parle* à travers nos mots, et là joue la dynamique du dire et de ce que Lacan nomme « lalangue ». L'écran du dit laisse se développer en sous-jacence une pensée, des articulations, une logique. Cette logique souterraine apparaît par endroits, clairement rappelée à certains moments des entretiens³⁶ qui éclairent d'un coup la perspective et la portée de tout ce qui vient d'être dit. On suivait un propos sur plusieurs pages, et soudain, le rapport se boucle, qui transforme la parole en discours³⁷. Parfois, cette boucle s'opère à plusieurs dizaines de pages d'écart, d'un jour à l'autre, voire en revenant sur un événement qui n'avait pas été convoqué depuis des décennies. C'est le signe qu'alors, à travers la surface des retours, le trait d'une singularité s'est inscrit, un pas, un rythme, un ton.

Dans le dispositif de cette double surface, disposition de l'écran du dit et sous-jacence du champ transcendantal pragmatique, ce qui compte est la rencontre qui fera soudain sens entre tel et tel point du discours. À la limite, le but de chacune des improvisations d'Oury consiste à fomentier de telles rencontres, greffer de l'ouvert dans la structure, permettre cette qualité d'ouverture à chaque point : rapprocher tel fait (la destruction de la finesse humaine par la paranoïa comptable) avec tel autre (l'élève Tabar ou le petit Jean se rebellant contre l'autorité scolaire), telle ambiance (poétique : Dubuffet, Machado, García Lorca) avec telle autre (théorique : Maldiney, Heidegger, Peirce). Dans une certaine mesure, peu importe ce dont parlent ces points, pris un à un. Exactement comme il importe peu d'étudier telle ou telle tache d'un tableau de Cézanne : ce qui est signifiant, ce qui fait fonction signifiante dans leur présence, c'est leur coprésence dans l'aire du paysage. Ils peuvent bien répéter un contenu doctrinal ou anecdotique déjà lu ou entendu un grand nombre de fois, c'est leur articulation, mouvante sans cesse, et donc chaque fois singulière, qui redéploie la pensée d'Oury et la défige en permanence. Il suffit de lire en parallèle *Il, donc* et sa *Reprise* pour ressentir cette variation et ses effets. Dans le passé, d'autres interventions d'Oury ont certes déjà repris les mêmes thèmes que ceux qui sont abordés ici, en les articulant autrement : le cheminement entre ces points a été différent, empruntant de tout autres tracés. La différence entre ces tracés n'est pas de l'ordre de la contradiction, mais du contrepoint assurément (qui s'insère dans « l'opéra » d'Oury, pour reprendre l'expression de Michel Balat), du contrepoids aussi, assurant la progression prudente du penser.

Cette structure sous-jacente, malgré l'éclatement qu'impose la psychose en permanence, permet de soutenir la tension entre d'une part la contingence de chaque événement, et d'autre part le souci d'articuler une proposition conceptuelle ou pratique. L'improvisation, qu'elle soit de parole ou de geste, repose sur une telle distribution des plans où circule le sens ; et au point d'articulation entre le dire et le dit, entre ce qui advient et ce qui accueille cette advenue dans du langage, il n'est pas étonnant qu'Oury rappelle que ce qui joue est de l'ordre du kairós, et que, vers la fin de ces entretiens, honneur soit rendu à sa version pianistique, le *tocar*³⁸.

(...) quand on dit « contact », on dit « tact », on dit « toucher ». En espagnol, c'est *tocar*...

³⁶ Par exemple, à la fin de l'évocation de la vie du petit Lulu, et de quelques autres personnes reliées à cette ambiance, Oury rappelle, tant on était emportés dans l'histoire de Lulu et des autres, la question qui courait, depuis le début du samedi après-midi : la pseudo-valeur des compartimentages des différentes approches de la folie. « Alors c'est quoi ça ? C'est de la psy ? C'est ce que dit Maldiney, en citant Eschyle : *Pathei Mathos*, on apprend par l'épreuve... »

³⁷ Sur le strict plan structural, Lacan parle là de la fonction du « point de capiton ».

³⁸ En espagnol, *tocar* signifie « toucher », puis devient, en tant que substantif, l'équivalent du français « jeu » (au sens où l'on parle du jeu d'un pianiste), équivalent qui n'a pas la faveur d'Oury : « En français on dit : “jouer du piano”, c'est d'un ridicule absolu. En espagnol c'est *tocar el piano*, “toucher le piano”. »

Car la raison qui rend compte du tracé d'un tel geste, d'une telle suite de gestes, n'est pas objectivable. Bien qu'elle soit contingente dans son advenue, une logique est pourtant à l'œuvre en elle — c'est ce paradoxe que prend en charge la logique du vague : accueillir l'instant sans l'enrégimenter dans une chronologie prédéfinie, mais faire précisément que toute la chronologie structurale du quotidien agisse comme si elle jaillissait de cet instant survenu de la rencontre ; et ce paradoxe, seul le geste de l'accueil — le *tocar* du pianiste de la folie — peut le tenir et le rendre fécond. Sans cette logique qui les parcourt, la suite des entretiens serait une guirlande d'anecdotes ou de considérations « qui valent ce qu'elles valent » — tandis que là, soutenues par une dynamique ouvrante, elles valent ce qu'elles ne savent pas, elles valent ce savoir-là qu'elles ouvrent, et ce savoir-ci auquel elles ouvrent la voie.

Accueillir le hasard avec sa part d'étrange, ne pas le rabattre immédiatement sur des catégories bien fléchées qui calment notre incertitude, voire notre agacement, c'est prendre au sérieux les adages par lesquels Oury définit sa praxis : « programmer le hasard », c'est-à-dire préparer, tenir prêt et soi-même, et le milieu, afin de pouvoir « accueillir le lointain de l'autre » *en tant que lointain*, et sans que ce lointain, venu d'en-deçà même l'angoisse partageable, détruise les conditions d'existence d'un *ici avec et entre les autres*. Tel est l'impératif paradoxal de la praxis, écho exact à ce que, dans l'ordre du discours et de la théorie, Lacan appelle l'embarras, c'est-à-dire l'angoisse articulée. Tel est l'appareusement intenable, sur lequel il faut cependant tenir bon : ce que Françoise Dolto, confondant établissement et institution, pensait impossible, alors qu'Oury, lui, la pose comme la moindre des choses éthique, insistant sur la nécessité d'une « fonction – 1 », fonction de dé-totalisation, d'ouverture et de remplacement permanent de la clôture par le rétablissement du passage³⁹.

Discussion (...) avec Dolto. Qui dit : « On ne peut pas faire de psychanalyse ou de psychothérapie dans une institution. » Je me suis foutu en rogne : « C'est vrai, si l'institution c'est de la merde ! On ne peut le faire que s'il y a une "analyse institutionnelle", si on ne mélange pas tout... » C'est pas parce que je vais bouffer avec un schizophrène, ou que je le vois dans une réunion, que ça suffit... S'il y a une fonction – 1, c'est tout à fait autre chose. Quand je le vois, ce n'est plus le même, ni moi non plus. C'est à un autre niveau logique que ça se joue. Attention : c'est pas du tout une abstraction : c'est une *fonction*, il n'y a rien de plus concret.

La rigueur de la loi symbolique, la fonction analytique, permet seule de supporter cette station dans l'embarras, seul lieu à même de neutraliser la tentation de fixer excessivement les concepts, surtout les plus « prometteurs », en autant d'allant-de-soi. Renoncer à la toute-puissance imaginaire de la théorie autosuffisante : le prix à payer restera toujours celui de la castration.

Parole, aire d'errance articulée

La parole dessine l'aire du langage en acte — mais comment entendre cet « acte de langage » chez Oury ?

La parole naît d'une dynamique toujours liée à la présence de l'Autre : nul langage sans intégration à l'aire du grand Autre, nulle parole sans adresse ni regard — sur quoi s'interrompt la discussion du samedi matin.

C'est ta passion : parler.

— Oui. C'est le moteur, aussi. C'est encore plus. C'est parce que vous êtes là⁴⁰.

³⁹ Il s'agit du souvenir d'une séance des Journées de Rome de 1974, rapportée lors de l'entretien du dimanche matin.

⁴⁰ Jean Oury, *Il, donc. Reprise*, derniers mots de l'entretien du samedi matin.

Mais dans son mouvement même, la parole devient à son tour une force qui soutient l'attitude téléotique et abductive vis-à-vis du désir, du monde, d'autrui. Parler d'« entretien » à propos d'*Il, donc* prend alors tout son sens : la parole ne se réduit pas au dit, mais dans sa limite, elle fait portance au mouvement du dire. La parole se fait aire autorisant l'errance, soutenue par une tablature signifiante qui a à voir avec l'automaton. Sa tenue est l'assurance d'un « espace » apte à laisser venir s'inscrire les traces du désir, à les laisser se travailler de langage, d'hypothèses jouant entre l'antécédence et la fulgurance. Se maintient alors, dans cet exercice continué, un espace où un rythme puisse venir se créer pas à pas, dans le tâtonnement nécessaire et la légèreté soudain trouvée au détour des remuements les plus profonds. Sur ce fond peuvent venir se tracer ce que Tosquelles a appelé « les arabesques du désir ». Cela ne signifie pas qu'en parlant ou en s'improvisant thérapeute on puisse inventer n'importe quoi : une discipline est nécessaire, une ascèse qui prend pour nom « opérotropisation du désir », terme de Leopold Szondi qui désigne l'ancrage du désir de l'analyste dans l'aire dont sa parole se fait porteuse ; un plain-pied sans lequel en effet, énoncer une analyse reste une vacuité sans valeur, et parler ne fait plus sens. Cette ascèse, c'est tout simplement celle d'avoir les pieds dans la praxis : Oury « s'est enfermé à La Borde » il y a de cela soixante ans, et n'en est plus ressorti... On peut voir dans sa parole l'expression d'un ethos, un pli (ou un double-pli, intime à l'être de chacun, comme y insiste Oury dans le dernier moment des entretiens). Dans ces conditions, il est possible de parler la logique précise, profonde, infime, qui travaille le quotidien *et* l'historique.

Un tel régime de langage ne donne pas naissance à un livre habituel. La logique du dire ne s'y joue pas à la surface du dit ou de l'interlocution. Cette surface a sa spécificité, et sa prise en compte propre n'est pas à nier. Mais si cette surface accapare toutes les attentions analytiques (ce qui est la tendance positiviste dominante à l'heure actuelle), alors elle réduit le locuteur à ne jouer qu'un rôle dans un jeu syntaxique et social d'expression, de communication et d'interaction. Logiquement, c'est au contraire en-deçà des seuls mots dits, dans la sous-jacence (qu'elle soit politique, culturelle, psychique...), que s'articulent au fil du penser les choses qui viennent aux mots (et à leur écoute, ou leur lecture).

Cet en-deçà des mots et des énoncés conscients, qui est pourtant aussi langage, Oury dans sa position de locuteur s'en fait le porte-parole. « Porte parole », comme on le dirait de quelqu'un qui parle « pour ceux qui ne parlent pas », et c'est là la force polémique de la prise de position d'un grand psychiatre contre « la destruction de la psychiatrie ». Mais « porte-parole » est également à entendre comme lorsqu'Edwige Richer dit, en termes de sémiotique peircienne, que la tessère est une « trace porte-type », c'est-à-dire une trace qui inscrit dans l'énoncé quelque chose de l'ordre du tonal, mais ne fait pas que cela (sinon elle ne serait seulement qu'une trace) : elle est une trace apte à accueillir en elle la présence d'un type, c'est-à-dire d'une catégorie de pensée, porteuse quant à elle de toute une constellation symbolique, fantasmatique ou conceptuelle. Les différents moments des entretiens d'Oury et Babin me semblent occuper une telle place, dans leur contenu, mais surtout dans leur style et dans leur ton, porteurs de tout un univers, et le référant à l'ensemble d'une constellation existentielle, fantasmatique et théorique. Le grain de la voix, le phrasé, le style singulier de sa profération, bref la parole en tant que tessère s'avère un schème fondamental du penser, et en particulier dans cette position d'angoisse argumentée où la pertinence se joue dans la rencontre entre le tonal et le catégoriel, c'est-à-dire, on y revient sans cesse, dans l'embarras. C'est dans cet embarras que se place la parole d'Oury, quelle que soit l'occasion de parler : peu importe alors la secondéité dans laquelle s'opère l'acte de parole (séminaire, entretien, etc.), c'est la variation du « curseur » entre ton et type, entre priméité et

tiércité, l'articulation entre pathique et concept, qui donne son ambiance au fil du cheminement réel de la parole. L'important est de ne pas regarder seulement l'énoncé, la trace, mais ce qui, en elle, se dit d'une tonalité — et pour cela, il est impossible de l'isoler de toute la constellation de tiércité que constitue le penser d'Oury, au croisement du politique, du praxique et du fantasmatique.

Alors, la « reprise » apparaît bel et bien comme résurgence : la surface du discours porte trace de la priméité véritable, travaillée de fond en comble par cette qualité pathique du pur sentir qui n'a pas d'âge, et permet donc de lier entre eux les différents âges d'une existence sans anachronisme ni illusoire construction d'une prédestination. L'essentiel est que cette parole s'ouvre à l'imprévu, au contingent, de la même façon que l'existence qu'elle « raconte », et qui témoigne dans sa propre matière d'une expérience identique : posture d'éveil au monde, dimension aurorale qui n'est le privilège d'aucune époque de l'existence. Et ainsi, au fil ces entretiens, (il) nous est parlé tour à tour (d')un enfant de maternelle qui ne veut pas aller à l'école, (d')un gosse de douze ans qui « pige » devant deux poteaux de grève ce qui deviendra ensuite sa ligne politique, (d')un jeune psychiatre à moto que tient serré derrière lui le petit Lulu qui n'en a jamais eu pour longtemps à vivre.

Lire et parler, le même

Cette voie du chemin qui s'ouvre et progresse à chaque pas, c'est celle qu'emprunte le parleur, mais c'est aussi celle de qui l'écoute ou le lit. Il s'agit d'ouvrir sa parole propre (prononcée par celui qui parle, ou silencieuse pour celui qui lit) à une telle contingence, laquelle fomentera du sens, si jamais il doit en jaillir à l'occasion d'une étape de ce cheminement. Que dans la reprise sous-jacente, dans le travail du souvenir et de l'association après-coup, tel énoncé prenne une tonalité soudain singulière, peu importe que cela arrive pour qui parle ou pour qui lit. La possibilité que jaillisse du sens n'échoit pas qu'au cheminement de celui qui parle. Elle concerne aussi, de droit, le lecteur. Pour cela, il est nécessaire d'envisager notre réception du discours d'Oury à la hauteur de l'efficacité réelle de sa pensée (dans les praxis où sa lecture ou son écoute agissent comme repères) : il est donc nécessaire d'envisager cette « disposition au sens » sous-jacente, comme condition de possibilité pour une pluralité de parcours de lecture⁴¹. Il ne faut pas voir là seulement la loi, en soi bien banale, qui veut que tout lecteur ait le droit d'ouvrir un livre au hasard. Il s'agit de l'assomption de cette ouverture au rang de principe moteur de toute articulation conceptuelle, langagière et désirante, de telle façon que toute parole soit disposée en vue que du hasard, de l'imprévu radical — de la « tuché », dirait Lacan —, puisse la traverser sans la détruire, mais sans pour cela que le hasard paye le prix de se désagréger ou de se renier dans cette traversée. Être attentif à un tel fonctionnement de la lecture d'Oury ne signifie ni qu'il dise n'importe quoi, ni qu'il le dise dans n'importe quel ordre, et cela implique encore moins de le lire n'importe comment. La rigueur abductive d'une injonction permanente à l'état d'embarras, Oury s'y tient, en théorie et en pratique, comme peu d'autres. Cette disposition est non concertée, et n'opère pas par « volonté » : Oury ne fait pas œuvre, il parle. Cette parole ouvrante, qui se bâtit au fur et à mesure qu'elle se dit, est homogène à la praxis, qui elle aussi n'obéit à aucun plan préexistant. L'abduction est l'opération qui permet au penser de se déployer sur le mode « téléotique », terme peircien qu'emploie Oury pour désigner l'absence radicale de tout cerclage,

⁴¹ Il est clair que d'autres types de discours ne demandent pas une telle ouverture, voire la récuse : enseignements factuels, position de fondements dogmatiques, exigence de système, etc. Un tel critère n'est en rien lié à la pertinence d'un discours, seulement à sa pertinence *praxique*.

c'est-à-dire, de façon plus poétique, ce fameux chemin qui ne se fait qu'en marchant, selon le vieux proverbe récrit par Antonio Machado⁴² et qui domine toute la fin des entretiens. Moyennant quoi, sa parole est singulièrement disposée à ce qu'il y ait, aussi, du sens possible à sa réception. Le fait que du désir s'articule en un certain embarras chez celui qui parle, peut s'avérer par bonheur contagieux chez le lecteur, pour peu que ce qu'il lit puisse aussi résonner en son propre cheminement, intégrer sa propre praxis. Et que puisse jouer quelque chose de l'ordre du transfert, à tous les sens qu'on puisse entendre ce terme.

D'où la méfiance d'Oury envers toute position esthétisante, et son refus par exemple de faire de Lacan ou de Tosquelles des « pères », des maîtres.

Il ne s'agit pas non plus de fétichiser tous ces gens-là [Tosquelles, Lacan]. Ils étaient contre, d'ailleurs. Comme le disait Tosquelles, il ne faut surtout pas « monumentaliser ». C'est des points de re-pères, mais pas des pères.

Ce disant, c'est aussi et avant tout de sa propre posture qu'il parle. L'énonciation est une fonction, qu'il s'agit de dégager autant que possible (et c'est impossible, en fin de compte) du rôle dans lequel est placé le locuteur, d'être « celui qui parle », et qui implique qu'il faille « jouer un jeu ». Pire, de par sa « notoriété », Oury est aujourd'hui plus que jamais installé d'avance dans un tel rôle magistral qu'il n'a pourtant de cesse de contourner — fût-ce par une mauvaise humeur que n'arrange pas l'époque actuelle. L'esthétique et la fétichisation sont du même registre, spéculaire. Neutraliser cela, c'est « distinguer fonction, rôle et statut », l'un des adages les plus fréquents dans la bouche d'Oury, pour rappeler ce lieu commun fondateur de la psychothérapie institutionnelle : c'est transversalement à toute catégorie fixiste (Guattari), dans la sous-jacence (Oury), que se joue la logique du dire ; et qu'au sein d'une praxis digne de ce nom, elle peut, en cas de destruction psychotique grave, se rejouer.

Contingence

1.

Le psychotique — à partir de qui la psychothérapie institutionnelle se structure — (...) ⁴³

Un fil sinueux dans le texte, enserrant dans ses boucles des zones exsangues ; textualité torturée⁴⁴.

On pénètre toujours dans une aire de parole de façon singulière, qu'on en soit le locuteur ou le récepteur. Mais, si une structure est investie au hasard, l'entrée du désir dans la structure marque également l'entrée de cette structure dans la vie : les deux mouvements se donnent en un même geste. Ce même geste, c'est à lui que touche aussi, évidemment, la parole telle que la pratique Oury, dimension dans laquelle il se tient, ici comme depuis soixante dix ans (plus peut-être), et qui n'a ni commencement ni fin. Au début de la dernière tranche d'entretiens, on a cet échange :

Oury : On peut commencer bientôt ?

Babin : Ça y est, c'est commencé.

O. : Ah... c'est déjà commencé ?

⁴² *Caminante, no hay camino, se hace camino al andar* (« Proverbios y Cantares », XXIX, *Campos de Castilla*). L'inscription au fronton d'une église sur le chemin de Compostelle est bien plus sèche encore : *No hay camino, hay que caminar*. Dans l'inscription médiévale, au constat rêche succède la maigre injonction sans pourquoi ni objet ; Machado, lui, étoffe le proverbe d'une abstraite profondeur, par une adresse au promeneur et par la promesse d'un monde en train de se créer, celui du chemin et de l'écriture.

⁴³ Jean Oury, « Place de la psychothérapie institutionnelle » (initialement paru dans *Psychanalyse et Politique*, Colloque de Milan, 1973, édition : Paris, Seuil, 1974), repris dans *Onze heure du soir à La Borde*, op. cit., p.13.

⁴⁴ Jean Oury, postface de 1975 à *Il, donc*, réédition Vigneux, Matrice, 1997, p.27.

B. : Oui... Depuis toujours, d'ailleurs...

O : Ça n'en finit pas, quoi...

La parole connaît des moments de départ et des moments de suspension. La fonction de départ consiste, tel jour lors de tel entretien, à « se départir » d'une certaine répétition d'une matière, d'un thème, d'une obsession, à en décoller la singularité d'une arabesque qui, sur ce fond, se détache. Parfois, le rythme tarde à venir, seules se succèdent des idées qui scandent le discours comme à l'habitude. Et puis à un moment, ça vient. Cette advenue est contingente, et c'est elle qui donnera sa couleur, sa touche, à l'entrée dans la structure ; symétriquement, cette tache de couleur n'aura de valeur que parce qu'elle est prise dans le paysage global de la structure. Contingence et structure sont des forces qui tissent le discours, et font de la parole une tresse plus ou moins lâche ou serrée.

Que soutient une telle pratique de la parole ? Une lutte permanente pour l'ouverture au non-programmé et à l'irréductible. L'impératif de justesse de la parole se mesure à l'aune de ce qui fait la singularité subjective, unique, et qui signe chaque rencontre qu'elle aide à faire advenir. Autrement dit, la pertinence d'un dire ou d'un faire ne peut naître que de l'écoute de la contingence *en tant que contingence*. La rigueur dans le cheminement du penser est fidélité à la contingence. Comment définir une telle fidélité ?

On sait au moins qu'il ne s'agit pas de la fidélité descriptive d'un exposé ou d'un enseignement vis-à-vis d'un objet « encadré », clos aux yeux d'une raison totalisée à des fins de didactique, dans laquelle l'objet perd évidemment tout ce qui en lui est contingence, y compris quand cette contingence lui serait vitale — car, quand il s'agit du désir inconscient réel, que demeure-t-il hors la contingence ? Vis-à-vis de tout objet touché par la dimension du désir, objet vif auquel on tient à conserver sa valeur subversive, la relation ne peut être directe, transitive : il y a des objets qui ne sont pas des objets de discours au sens simple du terme, dont on ne parle pas comme ça, et pour lesquels la relation discursive doit se faire indirecte, voire intransitive. La fidélité pragmatique à ce dont est porteuse cette présence contingente est de l'ordre du « déchaînement de sa vérité », pour reprendre la définition lacanienne de l'interprétation — mais en s'empressant de préciser que *peu importe* « *ce qu'est* » cette vérité : cela ne regardera que le sujet, et en vue de cela, la fonction analytique consiste seulement à relancer une certaine dynamique structurale dans l'existence. La part de la vérité, quel que soit son statut logique ou sémantique, relève assurément de la dimension de la contingence dès lors que l'on se tient dans une situation de parole : tout l'effort d'une métapsychologie freudienne ou lacanienne est de conserver cette place négative au désir — au point que Lacan a pu définir l'analyse comme « discours sans parole », désignant par là le niveau où tout se joue... véritablement. Quel que soit le nom qu'on lui réserve, préservation de la contingence dans l'édification du logos, préservation de la négativité au cœur de la dialectique, on retrouve toujours cette logique négative freudienne qu'Oury ne cesse jamais de voir comme la pierre d'angle de toute psychanalyse sérieuse : « Le désir est inconscient est inaccessible ».

Au quotidien, la moindre des présences peut porter en elle la possibilité d'une rencontre. Considérer la contingence pour elle-même est la station humble, nécessaire, initiale mais pas suffisante, de toute pensée qui se tient au plus près de l'autre : une contingence peut n'être qu'un détail effectivement insignifiant, elle peut aussi n'être que la trace témoignant d'une présence infiniment ténue, éloignée. Il faut alors savoir être patient auprès du moindre des signes, en respectant le rythme propre de son advenue et donc se retenir de caser le contingent dans des catégories préfixées, supposées maîtrisées, des « habitudes ». Cette retenue est l'art d'éviter d'écraser la singularité sous les habits de la particularité : la singularité est porteuse de sa propre loi, tandis que le particulier n'existe que par une loi générale. Caser un être dans un item

diagnostique sans être attentif à son style et son rythme propres, surtout quand ces derniers sont proches du néant, c'est tuer l'humain. Or cet idéal domine la pensée et la société positivistes qui, crues mortes quand elles n'étaient que mal endormies, renaissent hélas depuis quelques décennies. C'est à ce titre aussi qu'il y a bien « une destruction de la psychiatrie » — entendons : de la psychiatrie fidèle à la contingence et à la singularité.

Le psychotique — à partir de qui la psychothérapie institutionnelle se structure — (...) ⁴⁵

Cette précision en incise est fréquemment faite par Oury, sur le ton de la moindre des choses. Elle est en fait cruciale, et renverse radicalement toute la logique du penser : le sujet que l'on accueille, la pratique qui se crée au fur et à mesure que l'impose la situation, sont prioritaires par rapport à l'aire de loi qui les intègre, mais au nom de cette même loi ; l'ordre n'est plus celui de la logique du général qui, comme puissance intégratrice, transforme ce qu'elle domine en cas particulier, mais l'ordre de la logique du vague qui « se structure à partir » de ce qui est encore, ou à jamais, contingent. Seule cette qualité d'ouverture peut accueillir la singularité de l'autre, au nom de ce que celle-ci est porteuse de sa propre régularité : au cœur de l'apparent fracas de cette arrivée impromptue qui fait chavirer l'équilibre de la situation présente, reconnaissance en elle d'une possible loi, à respecter en tant que telle.

Ce renversement ne vaut pas seulement pour l'agir : il concerne immédiatement le savoir. C'est avec ses plaies que l'on repère celles des autres, et cela ne se décide pas : on fait avec ce qu'on a, qui vaut toujours mieux qu'un diplôme qui sanctionnerait tout sauf la praxis ⁴⁶. C'est avec ses passions qu'on accueille autrui sur un terrain où il puisse se sortir de ses propres marécages. Nous retrouvons ici toute la valeur de l'adage : *pathei mathos*.

Ne nous y trompons pas, aucun réalisme ne se loge dans ce savoir : ces passions et ces plaies, accès au *pathei mathos*, ne sont pas une valeur en elles-mêmes. La dimension empirique n'acquiert d'efficacité éthique que si ces passions sont prises, reprises, étayées, au sein d'une tablature institutionnelle, dans un milieu qui est en mesure d'en tenir compte. Là se trouve la valeur stricte du savoir praxique, celle qui fonde en singularité et en véritable pertinence le mouvement toujours second de l'analyse, de la transformation, de la reprise permanente. Hors cette boucle, pas de savoir de la praxis ; et la parole travaillée de désir est constitutive de la dynamique d'une telle boucle, en ceci précisément qu'elle en assure la reprise permanente, au moment où, sinon, « rien de plus » n'émergerait de l'empirie que son strict vécu. Revenons à la comparaison, faite plus haut, entre la fonction de « porte-parole » et la tessère comme trace-porte-type : l'instant crucial de rencontre du tonal et du typique en une trace signifiante, n'arrivera que si l'échange s'ouvre sur l'absolument contingent au regard du type. C'est-à-dire si le « rôle » spéculaire plus ou moins fascinant est neutralisé au profit de la fonction symbolique qui seule peut repérer, c'est-à-dire introduire du repère dans le réel. Sinon, la trace ne sera pas juste vis-à-vis du ton, ajustée dans sa tonalité : elle imposera une signification (arraisonnement du ton à un type : logique du général), mais ne déploiera pas de sens. Ce qu'elle captera sera mal placé, déplacé, hors de la scène où le désir peut influencer en une parole, et donner lieu à une tiercéité véritable. À l'inverse, la justesse, et non la perfection, est le cap de la parole d'Oury. Justesse qui nécessite avant tout le droit à se tromper de trace, à tâtonner, retourner sur ses pas — partie intégrante des arabesques

⁴⁵ Jean Oury, art. cit.

⁴⁶ Cet évitement de la praxis, c'est-à-dire de l'angoisse, par la sanction académique ou techniciste n'est pas en soi un danger ; en revanche, sa tendance à l'hégémonie est un symptôme particulièrement grave et aggravant de la maladie normative.

du désir, qui sont aussi celles de la raison praxique, et qui en informent la racine et le terme. La justesse est un principe non pas dogmatique, mais pragmatique.

La logique ne se fonde pas sur le hasard, il n'y a pas de logique du hasard. En revanche, il y a une logique qui tient compte du hasard, qui l'intègre sans le trahir. C'est l'intelligence de cela qu'Oury reprend aux développements de sémiotique peircienne de Michel Balat : la logique du vague est le principe qui, en acte, témoigne de la présence agissante du langage dans le moindre de nos énoncés et actes, ou de toute autre manifestation de notre être-là. Là, travaille le téléotique.

2.

Le lointain est là, dans sa césure, au plus proche. Grimace de simulacre qui me susurre que tout va commencer, que rien n'est advenu, avant. « Donc » : l'origine de l'avant. Trait unaire qui « a »-ise⁴⁷.

Cette pratique de la parole est moins proche du « moi » qui se raconte et travaille à cette intégration qui lui est consubstantielle, que de la logique inconsciente qui articule « il » et « donc ». La narrativité n'est pas le fin mot de la répartition du discours à la surface du dit, elle n'en est qu'une des modalités. On a parlé plus haut de la « cartographie » dressée par la logique poétique de la parole d'Oury : l'histoire y est une dimension *présente*, mais c'est la logique du sens qui doit présider. Ce qui compte dans cette cartographie où le tracé se fait au fil du cheminement, ce n'est pas seulement la résurgence des couches géologiques profondes, anciennes, à tel endroit de la marche, mais ce qui fait que le marcheur soudain appelle sous ses pas ces coupes par où l'on s'enfonce comme dans une faille, sans pour autant quitter la surface, ni « changer de champ ». Dans la parole comme dans la praxis, on peut sentir la force agissante de l'arrière-pays ancien de la zone de La Garenne sans quitter la situation présente, le chevet de la grand-mère Napoléon reste contemporain de l'étang du petit Lulu. Et les entretiens s'achèvent sur cette idée que, selon la même transversalité, les jeux de force politiques ne mettent pas le désir hors-champ, La Borde s'agence avec le Chili d'Allende dans le délire des psychotiques, ou plutôt dans la dimension psychotique de la vie partagée de tous ceux qui véritablement existent, donc dans la qualité signifiante de l'ambiance, dans la substance du Collectif, dans l'activation même de l'institutionnalisation.

Une structure n'ignore pas le temps : elle n'a pas d'âge, ce qui n'est pas la même chose. Elle accueille et travaille l'historialité, ce qui de l'histoire façonne l'être et le faire du sujet. Ce faisant, la structure accueille la contingence, et se soumet au signe de cette contingence. Cette historialité n'est pas une traduction miniature des seules macrosociales de l'histoire, elle a sa matérialité spécifique, aussi corporelle et fantasmatique qu'historique. Salvador Allende peut entrer dans le délire d'un labordien, et le désir peut demeurer jusque dans la survie d'un « musulman » des camps de la mort.

La structure de la praxis opère un schématisme entre matérialité corporelle et matérialisme historique : c'est l'une des fonctions cruciales qu'Oury assigne au Collectif. Mais le Collectif tire sa singularité de ce qu'il traite également l'aliénation psychique, et que tout autant, il se fait accueil de l'autre nom du contingent propre au parlêtre, du dehors radical de toute conscience : le désir. Alors les deux matières, les contingences corporelle et historique, se font historialité.

Au fond, la véritable dimension de la praxis n'est pas l'histoire ni le désir, mais l'historialité et l'éthique. L'historialité, par distinction avec les situations diverses de la vie des hommes uniquement rattachées aux logiques macrosociales, fondamentalement macroéconomiques et

⁴⁷ Jean Oury, postface de 1975 à *Il, donc*, réédition Vigneux, Matrice, 1997, p.27-28.

historiques. De même que ce n'est pas le désir proprement dit qui fait la véritable dimension proprement praxique, mais sa présence *éthique*, c'est-à-dire à travers son articulation dans le fantasme d'une part, et avec le registre de l'action d'autre part. La structure n'est ouverte au sens qu'à condition de se faire machine dialectique branchée sur la dimension du désir et de l'historial : si elle n'est qu'une mécanique, automate sans tuché, alors la contingence disparaît, et il n'est plus utile de penser le passage libre d'un lieu à l'autre, le déplacement d'une place à l'autre, l'ouverture à une « pensée du dehors » — il n'est plus utile de penser le sens, « coupure ouverte », il suffit de gérer les procédures de signification, « coupure fermante », et de reproduction, qui n'ont besoin que d'agents, pas de sujet. À l'inverse, le point de rencontre entre désir et historicité, c'est-à-dire, selon l'affirmation d'Oury, « ce avec quoi on travaille » — et cela définit un matérialisme —, c'est le fantasme.

Par conséquent, la condition de la parole d'Oury, cheminement qui crée ce monde dans lequel il progresse, n'échappe pas à ce qui singularise toute production praxique : le Collectif, lieu où s'articule l'aliénation transcendante du sujet au désir et l'aliénation au milieu, à l'Autre. Le « ton » dont sont porteurs ces entretiens en est un des signes.

Quant à ce ton, il n'est pas étonnant que la réflexion d'Oury débouche sur une ode au *tocar*, au toucher du pianiste, associé au *duende* : somme toute, les deux désignent l'exacte efficacité du geste de l'interprétation, efficacité véritable qui va jouer dans l'ordre de la priméité, du tonal, bien en-deçà des apparences, et surtout bien au-delà de la seule « technique ». C'est dans cette même dernière partie des entretiens que trouve sa place un rappel de la nécessaire distinction théorique et clinique entre parole et langage d'un côté, et la langue de l'autre.

Il y a un abîme entre le langage et la langue, qui est un code linguistique... Il a raison, Lacan, de dire que ce qui compte, c'est la parole, qui est infiniment plus riche que la langue. Même si, sans langue, il n'y aurait pas de parole. C'est par la parole qu'il y a l'atmosphère... C'est seulement à partir de là qu'on peut induire que « l'inconscient est structuré comme un langage ». Mais « un langage », c'est le lieu des signifiants. C'est le lieu du dire, le domaine de la fabrique du dire. Pas le lieu du dit. Entre les deux, il y a un abîme.

En décrivant ainsi la « machinerie à dire », Oury livre également, évidemment, l'analyse de sa propre parole. Et si, dans cette parole, « maître » il y a, c'est dans la position structurale du discours, non dans la posture imaginaire où l'on a souvent tendance à placer un locuteur fétichisé⁴⁸. Cette parole n'est discours de maître que parce qu'elle ose ne s'autoriser que d'elle-même, dans une avancée où nul Autre de l'Autre ne vient protéger de l'angoisse le logos en position d'embarras.

IV. Éthique et politique

Il fallait bien que je vous raconte tout ça afin que vous compreniez... Quoi ? Croyez-vous à la vertu des explications, des événements en brochettes ? (...) Pourra-t-on jamais retrouver ce cœur — « (a) » — cœur perdu de la métaphore, prisonnier dans les rets d'une histoire⁴⁹ ?

Dès les premières pages du livre, à propos de la différence qui existe dans le soin apporté aux traitements médicaux d'urgence, entre les psychotiques les patients « normaux », Oury finit par une violente tirade qui s'achève sur ce qui donnera son mot d'ordre au livre : « Il y a une destruction de la psychiatrie ».

⁴⁸ « Mon maître Untel » : jamais on ne trouvera une telle expression chez Oury, ni à propos Tosquelles, ni de Lacan ou de quelques autres qu'il tient cependant en si haute estime. Une généalogie et une dette n'ont pas obligatoirement pour vocation de demeurer dans le registre du spéculaire.

⁴⁹ Jean Oury, postface de 1975 à *Il, donc, op. cit.*, 1997, p.28.

C'est pas de l'extermination « douce », c'est de l'extermination subtile. Personne ne le sait. Il y a une surcharge telle ! Une telle pourriture ! Il n'y a pas assez d'infirmiers, pas assez de chirurgiens...

Et ça, c'était prévu : la suite de 1981. Alors, on va me dire : « T'es pas socialiste ? » Non ! Les socialistes, c'est des mencheviks, et on sait ce que je pense des mencheviks : ils ont mis Hitler au pouvoir. Il n'y a qu'à reprendre un peu d'Histoire... Au niveau de l'Éducation nationale, j'ai des comptes-rendus d'inspection de ce qui se passe au niveau de la pédagogie institutionnelle, c'est une horreur. J'en ai un dossier épais comme ça, farci de « l'esprit scientifique », qui justifie tout... C'est dans le même esprit que la fascination pour les neurosciences ! D'une nullité totale au point de vue de la neurologie, oui ! Grand succès...

Tout ça est dit de façon un peu passionnelle, mais c'est bien au-dessous de la vérité. Il y a une destruction.

Pareille violence dans les propos semblera excessive — et cela arrangera ceux qui taxeront ces positions de caricaturales. C'est oublier que, comme le dit Oury, malgré la passion de la dénonciation, cette dernière reste « bien au-dessous de la vérité » ; c'est ignorer, surtout, la façon dont s'agence le discours d'Oury au fil des entretiens, et la façon dont se disposent, les uns par rapport aux autres, des éléments entre lesquels le sens circule ; et au terme de ce circuit, il faut bien reconnaître que le propos d'Oury laisse transparaître une autorité qui n'a cédé en rien sur la passion de « convaincre », mais propose des arguments qui emportent bel et bien la conviction.

À quatre⁵⁰ occasions en particulier, Babin demande à Oury de revenir sur ses propos, pour déplier tout ce qu'implique leur radicalité, leur apparente « exagération », ou leur brièveté : lorsqu'il est question de « connerie universelle » ; lorsqu'il est question de la « névrose de l'Éducation nationale » ; lorsqu'il est question de politique ; et lorsqu'il est question des conditions de recrutement à La Borde. Toute une politique et une éthique se donnent à voir au travers de ces moments.

1. « Rien... »

Le samedi matin, on assiste à cet échange, suite aux propos cités précédemment :

Babin : C'est une preuve manifeste que l'Administration a la volonté de freiner, voire d'empêcher les choses !

— Oury : Pas la volonté.

— B : Quoi alors ?

— O : ... Rien...

— B : Rien !

Plus tard, à la fin de la première tranche d'entretien de l'après-midi, un autre échange fait écho à ce « rien » :

B : Il s'agit [dans la psychothérapie institutionnelle] d'introduire quelque chose pour modifier l'ambiance...

— O : Ce que j'appelle un opérateur logique. Pour ça il faut une *double articulation*.

— B : Mais qu'est-ce qui résiste à ça ?

— O : La connerie universelle. Les structures traditionnelles. Même les progressistes. Faudra qu'on en reparle.

Plus tard encore, la discussion reprend :

B : Qu'est-ce que tu désignes par la *connerie universelle* ?

— O : Oui, je sais, c'est trop rapide... Mais c'est quand même compliqué, à répondre... C'est touffu, la connerie ! C'est le résultat d'une complexité énorme, mais en particulier, il y a cette tendance générale à la fétichisation.

⁵⁰ Dans la version courte, j'enlève le 4^e et dernier passage.

Dans ces échanges, le recours au sarcasme aide à ne pas céder sur le symbolique, à ne pas tomber dans l'imaginarisation des enjeux. Il n'est ni gratuit, ni une facilité, mais bien une défense contre le piège spéculaire qui consiste à « mettre des visages » ou des noms sur cette logique qui broie la psychiatrie, à trouver des coupables — là encore, confusion entre rôles imaginaires et surdétermination des jeux de pouvoirs. Et la plus dangereuse des conneries, c'est évidemment toujours la nôtre propre ; contre cela, une analyse institutionnelle digne de ce nom se tient à ne pas figer les fonctions profondes sous le masque des rôles : on n'imaginarise ni la fonction du maître (qui est une fonction de discours), ni une force aliénatoire (qui est un phénomène de champ). « Rien » : dans son refus d'accoler aucune « image », la parole du psychiatre a précédé la lucidité qu'elle édicte. La veine sarcastique de la parole d'Oury et ce dont il parle sont les témoins égaux des mêmes critères éthiques et théoriques : ne jamais figer les images, même (et surtout) quand celles-ci nous font du bien ; c'est là l'exercice d'une époque, à rebours du tableau facile (et grandement justifié) qu'on pourrait se contenter de broser, rassurant comme un franc clair-obscur, entre les « bons » psychiatres humanistes d'un côté, et de l'autre, les « salauds » administrateurs comptables. Cette imaginarisation, en quoi réside la « connerie » protéiforme, prend les traits entre autres de la fétichisation, sur laquelle Oury reviendra durant toute l'après-midi.

Cette rigueur vaut dans la lutte politique, ici maintenue dans la dépendance à l'éthique (ne pas céder sur le désir, sur le non-spécularisable), mais le danger pathogène se répand aussi dans le domaine des rapports entre art (brut) et folie⁵¹. Cela vaut enfin dans la pensée et la parole, où Oury fuit toute « esthétique », et en particulier l'esthétique de la perfection, du fini et de l'achevé, et c'est alors qu'il parle de sa façon de progresser dans la parole.

C'est, comment dire, « les années de formation », *Pathei mathos* toujours... Frédo, les vélos, le bric-à-brac, les planches, c'est la haine de la perfection⁵².

Cette fuite se fait au nom d'un *souci* opposé en apparence, et cependant absolument indissociable : celui de faire toute chose « avec soin ». La discussion du dimanche matin commence ainsi :

B : Hier soir, quelqu'un de ton entourage nous a montré un de tes cahiers d'écolier, un cahier de géographie. On y voit un soin sidérant dans l'écriture et dans la présentation. Ça dépasse la notion du bon élève. C'est autre chose.

— O : Bien sûr... Oui, c'était pour moi. (...) Les notes de Lacan, c'est comme mon cahier de géographie. (...) Pour moi, ça veut rien dire d'autre, simplement, que du respect. (...) Le soin, c'est de l'ordre du personnel. C'est moi, c'est pour moi. (...) Tenir compte... Un vrai menuisier, avant de commencer, il nettoie son atelier. Pas comme certains couillons d'ici : faut passer derrière, faut les torcher ! C'est effrayant ! Ils accumulent la saloperie. Moi, ça me scandalise. Pour soigner quelqu'un, faut d'abord être propre, un peu...

— B : Est-ce que le soin, dans la mise en forme comme dans ta clinique, a à voir avec ce que tu appelles *l'élan retenu* ?

— O : Tout à fait.

Entre la zone de Frédo et le cahier de géographie ou celui des notes prises au séminaire de Lacan, se dessine le contraste constitutif de la guise d'Oury : sa présentation ne vise pas tant à le justifier, à le rationaliser, mais seulement à l'exposer, le déplier et le replacer dans sa singularité, dans la nécessité des gestes de la praxis et leurs conséquences. À la croisée de l'arrière-pays et du

⁵¹ Je renvoie aux pages où Oury parle de Dubuffet (toujours le samedi après-midi).

⁵² Entretien du dimanche matin, « Le terrain vague ».

fantasme, se dessine un trait qui signe une présence existentielle, sans laquelle il n'est nul accueil possible du lointain de l'autre — encore moins quand ce lointain prend pour figure la psychose.

2.

Au fil lent des entretiens, actes et paroles se révèlent porteurs d'un ethos, d'une façon de faire et d'être qui marque ceux qui participent de cette praxis qu'Oury peint par petites touches successives. Mais symétriquement, on voit en quoi la praxis prend un visage changeant avec chaque sujet, et combien cet ethos, loin d'être une doxa (une opinion commune au sens pauvre et suraliénant du terme), n'a de chance de vivre sérieusement et d'engager un désir que s'il s'ancre dans la zone des expériences fondatrices qui, elle, relève de l'existence et de la subjectivité la plus assumée. L'abord du terrain idéologique est propice à témoigner d'une telle rencontre. Ainsi, dès les premières pages, des anathèmes virulents sont lancés contre tel ministre de la santé ou tel parti (tous deux socialistes, on le devine vite !). D'abord donnés à lire sans mode d'emploi, ils pourraient sembler une humeur sans suite, voire un oukase de mandarin. Mais non : car au fur et à mesure des moments où Oury revient sur ce thème, chaque fois sous un nouvel angle, le récit de l'expérience d'où a jailli la véhémence fait apparaître les dimensions qui enracinent de telles colères en profondeur. Au fil des pages et des ères de la vie, ces dépliages deviennent des lignes de réflexion, sans cesser d'être des lignes d'humeur, et donnent à lire comment, se tressant entre elles, elles ont fini par construire la constance d'une éthique.

À écouter Oury reprendre, au fil de son cheminement personnel, l'enracinement de ses convictions politiques les plus profondes et les plus permanentes, on profite d'un éclairage tout à fait révélateur sur l'ethos de la psychothérapie institutionnelle. Certains des coups de gueule d'Oury se concentrent, le samedi matin par exemple, autour de son « délire privilégié⁵³ », c'est-à-dire la névrose et la « normopathie » régnant dans l'Éducation nationale ; mais la discussion continue le samedi après-midi, autour du rapport qu'Oury, dès enfant, a entretenu avec l'école, face à « monsieur le directeur », face à toute figure d'autorité sans fondement ; ce qui amène peu à peu à éclairer toute la constellation politique de l'existence d'Oury⁵⁴, depuis l'arrière-pays de La Garenne des années 1930 face au stalinisme comme face à l'abandon annonciateur de la République espagnole par le Front populaire ; et cela, avant même la découverte en 1947 de Saint-Alban au sortir de la Résistance, et la rencontre avec Tosquelles, porteur de l'expérience du Poum, le Parti ouvrier d'unification marxiste. Et finalement, ce qui semblait dans les premières pages soit un paradoxe facile, soit un délire personnel, s'agence selon une dynamique à la fois historique et existentielle, qui supporte la construction de la praxis de la psychothérapie institutionnelle : ainsi, des dimensions se dialectisent au lieu soit de se juxtaposer sans s'articuler (le délire purement « subjectif »), soit de subordonner la petite échelle (l'expérience restreinte de la praxis, et celle, personnelle, de l'existence) à la grande échelle (historique et macrosociale).

Là est la dimension généalogique et archéologique de la parole d'Oury : « redresser » le moins qu'il est possible le vif d'un événement pour que sa raison apparaisse conforme à la raison rétrospective d'un parcours ou au présent polémique de l'énonciation, mais repérer et maintenir ce qui fit bifurcation, contradiction, diversion, à l'occasion d'une grève sur le tas⁵⁵, d'un matin d'école ou d'un été à vélo vers des plages à marée basse.

⁵³ « Le soir du 11 mai 1981, le soir même, alors que tout le monde se réjouissait, j'ai dit : « On est foutu ! » C'est l'ascension de l'Éducation nationale au pouvoir, mon délire privilégié... » (entretien du samedi matin).

⁵⁴ Et par là même, notons-le, celle de son frère Fernand, donc celle d'une certaine pédagogie institutionnelle.

⁵⁵ Entretien du dimanche matin, « Un peu de relief ».

L'attitude discursive d'Oury choisit de tenir son expérience hors de la prise homogénéisante d'une biographie : ces faits prennent valeur d'arguments à titre de fondements d'une attitude éthique qui ne varie pas selon la chronologie. Le tout devient une thèse historique qui, si l'on veut s'y pencher, apparaît dans toute sa pertinence⁵⁶. Par exemple, que l'arrivée des socialistes en 1981 n'ait en rien changé — sinon en l'accélérant — à la récupération de l'antipsychiatrie au profit des nouvelles doxas économistes et positivistes, c'est hélas un constat que les trente dernières années n'ont fait que confirmer. À ceci près que chez Oury, l'espoir que beaucoup placèrent encore en mai 81 n'a pas eu lieu d'être : les suites de 1936 et ses désillusions (dont l'abandon de la République espagnole) étaient déjà passés par là. Quant à la position d'un Oury ou d'un Tosquelles vis-à-vis des différentes dominantes idéologiques dans la gauche réformatrice, marxiste ou révolutionnaire, elle a *toujours* été d'une clarté, d'une intransigeance et d'une lucidité qui forcent le respect : que ce soit vis-à-vis du stalinisme, de ses diversaggiornamentos en guise de faux-nez, vis-à-vis de l'antipsychiatrie et de la période gauchiste des années 60 et 70, sans parler du socialisme miterrandien et ultérieur, les documents sont là pour attester que les deux psychiatres (et d'autres) n'ont jamais attendu les lendemains qui déchantent pour adopter une position sans compromis, ni naïveté, ni désenchantement. Preuve s'il en est que la psychothérapie institutionnelle n'est pas la pratique à laquelle l'a réduite une certaine vulgate, médiocrement repliée loin des champs de force « majeurs » du siècle⁵⁷. Tosquelles et Torrubia en tête, elle a souvent témoigné au contraire que sa position pouvait être bien plus subversive que d'autres mouvements contestataires plus ou moins durables, et plus révolutionnaire, dans ses modestes praxis restreintes, que bien des grands soirs⁵⁸. Si le concept de Guattari et Deleuze de « devenir

⁵⁶ Les cas que je rapporte ici pourront sembler « évidents », vus d'aujourd'hui. Pourtant, ils ne l'étaient pas pour une majorité, au moment où Oury ou d'autres se sont élevés contre les évidences « réformatrices » ou « révolutionnaires » (le destin du Groupe de Sèvres nous le rappelle — cf. Olivier Apprill). Je pense en particulier au cas italien, lorsqu'une loi passa qui « vidait » les hôpitaux psychiatriques ; on demanda à Oury, alors en voyage en Italie, ce qu'il en pensait : « C'est une forme camouflée d'extermination ». Il n'est pas forcément question d'acquiescer, personnellement, à toutes les positions d'Oury : c'est en cela qu'un argument est un discours qui est posé de telle façon à pouvoir être discuté, questionné, mis en question. La pertinence n'est jamais qu'une disposition à la discussion. Contrairement à ce qui pourrait devenir à son tour un doxa dans certains milieux, je ne tiens pas tout ce que dit Oury pour vérité historique. C'est bien là la limite fragile sur laquelle je propose d'essayer de tenir la lecture de ces entretiens, pour en discerner la valeur selon moi la plus ajustée.

⁵⁷ Certaines autorités de l'historiographie psychanalytique ne semblent pas avoir la même appréciation de la chose. Tenons-nous en par exemple à l'avis d'Élisabeth Roudinesco dans ce court passage concernant la publication de *L'Anti-Edipe* par Guattari et Deleuze (dans sa massive *Histoire de la psychanalyse en France*, la psychothérapie institutionnelle et La Borde n'ont pas droit à beaucoup plus ni beaucoup mieux...) : « Autant les expériences antipsychiatriques se révèlent novatrices, de même que celle de Bonneuil [lieu où œuvra Jenny Aubry, mère de l'auteur], autant les pratiques dont se réclament *L'Anti-Edipe* restent traditionnelles. Deleuze et Guattari se livrent à un formidable panégyrique des méthodes utilisées par l'équipe de Jean Oury au château de La Borde. Or celles-ci ne sont en rien comparables aux innovations venues de Kingsley Hall, du Pavillon 21 et même de l'Orthogénic School. Issue en 1953 de l'aventure de Saint-Alban, l'expérience de La Borde fait partie du champ de la psychothérapie institutionnelle. Et à ce titre, elle en conserve les honorables stigmates : vie communautaire, absence de blouses blanches, humanisation du malade, maintien de la nosographie classique et pluralité des traitements — de l'électrochoc à la psychothérapie. À cette tradition s'ajoute une optique lacanienne, en la personne de Jean Oury, disciple plutôt dogmatique du maître (...). » (Élisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France. 1885-1939*, Paris, Fayard, 1994, réédition avec Jacques Lacan, Paris, Librairie générale française, « La Pochothèque », 2009, p.1243.)

⁵⁸ À l'occasion de l'évocation des rapports entre Guattari et Tosquelles, Oury rapporte à ce sujet l'avis de Tosquelles sur mai 68 : « En 1968, Tosquelles avait dit : « Ce sont des chiens qui pissent contre les murs. » C'est vrai qu'à côté

mineur » a germé au regard de l'expérience de La Borde (agencée avec la littérature kafkaïenne), ce n'est sans doute pas pour rien...

3.

À travers ce qui se transmet de l'humeur et de la singularité d'Oury, il y va d'un ethos, d'une posture vis-à-vis du monde ; mais le risque serait grand, surtout lu de la part d'une « figure » de la psychothérapie institutionnelle, que cela ne se transforme en une image elle-même fétichisée, en vue de l'encenser ou de la dénigrer. Ce qui relève de l'ethos, dans la praxis, doit demeurer irréductible à toute « morale de groupe ». Sinon, ce serait céder à une logique surmoïque, du côté du contenu de la représentation imaginaire que s'en font ses sujets, tandis que l'efficace de l'ethos est que du côté d'un certain Idéal du moi qu'il informe, c'est-à-dire de la fonction de cet idéal dans la structuration d'une singularité. Oury situe très exactement le problème, le dimanche matin, lorsqu'il parle de son « bagage politique », celui qu'il a acquis dans les années 30 et qu'il n'a plus lâché :

Pour moi, si on n'a pas un arrière-plan — ça ou autre chose, mais de cet ordre-là —, on a rien à comprendre au Club, et à tout ce qui tourne autour de cette soi-disant psychothérapie institutionnelle.
[Je souligne]

L'important n'est pas de partager le même arrière-fond politique que lui, Tosquelles ou d'autres, et encore moins d'adhérer aux positions que défendent les deux psychiatres : il s'agit d'être en phase avec quelque chose qui, dans le rapport au politique, occupe une fonction semblable à ce qui, pour eux, défige les ça-va-de-soi et « met un peu de relief », comme le dit Oury, dans la vision des choses trop immédiatement vécues.

Sans cela, la psychothérapie institutionnelle se trouve comme hors-sol : risque de n'être plus que de la bouillie (sans prise en compte du politique, comment penser l'institutionnel et l'aliénation sociale ?). « Dépolitiser » la psychothérapie institutionnelle reste par ailleurs le meilleur moyen pour voir ses techniques et sa clinique, approchées de façon superficielle, être récupérées par les logiques les plus perverses et les plus pernicieuses. Ce danger peut s'avérer gravissime, car les techniques, les dispositifs cliniques de la psychothérapie institutionnelle, sont d'une force, et donc d'une potentielle violence, qu'il ne faut pas sous-estimer. Ce qui est efficace est dangereux : face à un tel risque, lors de situations de crise (et la psychiatrie ne peut être qu'une situation de crise permanente), vient immédiatement le réflexe de précaution « gestionnaire », qui consiste à émousser ce qui fait tout l'efficace de cette clinique, à en limer les arêtes et relativiser les pointes extrêmes, alors qu'elles sont la nécessaire extrémité thérapeutique longuement jaugée et patiemment pratiquée. Le recours de la praxis consiste au contraire à ne pas céder sur cette efficacité redoutable, mais à l'intégrer à une prise de responsabilité éthique, par une analyse institutionnelle permanente, sur la durée longue d'une expérience véritable, tant de ses attendus psychiques (le « pathei mathos »), que de ses conséquences cliniques. Or cet abord éthique et analytique est impossible si l'on ne tient pas, à part soi, une thèse forte, une hypothèse non niaise concernant les modalités profondes de l'aliénation sociale et de ses effets sur le milieu et sur nous-mêmes — c'est la fonction analytique de cet « arrière-fond » politique.

On sait que l'une des plus permanentes et crasses « évidences » contre lesquelles doit lutter la psychothérapie institutionnelle, consiste à penser que la considération des enjeux macrosociaux doit primer sur l'accueil de la dimension psychique, sous prétexte que les premiers sont plus massifs et globaux que les seconds. Toute pratique de la psychothérapie institutionnelle a beau

de la guerre d'Espagne... Quant à moi, je suis resté constamment comme je suis... » (Dernier entretien.) On laissera chacun apprécier la dernière formule à sa guise...

être ancrée dans la dimension du politique, l'important n'est pas de savoir si telle ou telle idéologie sous-tend notre présence, notre être-là⁵⁹ : il s'agit là de la dimension de croyance et d'engagement, dans laquelle joue la logique fantasmatique la plus intime. La question est de savoir comment cette dimension idéologique peut être intégrée dans la logique de la praxis, au lieu de l'homogénéiser dogmatiquement et de bloquer dans son fonctionnement toute ouverture au hasard.

4.

Tout semble mener ces entretiens, et la pensée d'Oury dans son ensemble, à une distinction entre deux échelles de phénomènes, qui influe sur le niveau d'enracinement de l'expérience clinique. L'échelle restreinte des praxis fait face à l'échelle globale des logiques qu'Edgar Morin nomme « macrosociales⁶⁰ ». Une bonne partie des entretiens du dimanche matin sont consacrés à divers exemples au fil desquels se révèlent les différences et les rapports qui existent entre la logique des institutions, c'est-à-dire le fonctionnement propre à la praxis, et la logique de l'établissement, c'est-à-dire le fonctionnement de toute entité professionnelle dépendant des règles d'ordre étatique, administratif ou relevant de l'organisation du champ social (au sens où la sociologie de Bourdieu parle d'un champ, ici le champ médical). Oury dresse ce tableau à travers les recrutements à La Borde, tableau qui s'achève sur la nécessaire articulation entre l'organisation institutionnelle du club et l'architecture habituelle de l'établissement (le comité d'entreprise, par exemple). Cette psychopathologie quotidienne d'un établissement psychiatrique éclaire certaines des stratégies permettant d'établir des conditions d'accueil minimales de la singularité du sujet, envers et contre tout, dans l'équilibre précaire de la praxis menacé sans cesse par les infiltrations délétères et morbides des lois macrosociales.

Là encore, la focalisation de ma lecture ne porte pas sur la position personnelle du directeur de La Borde, position de grogne vis-à-vis des « cochons » ou des « normopathes » qui, comme dans tout milieu, entravent, voire annulent la qualité fine de l'accueil éthique. Cela, c'est l'avis d'Oury, et pour en juger, il faudrait connaître bien mieux la réalité du milieu labordien que je ne le puis moi-même (ou que ne le pourront sans doute nombre de lecteurs). L'exacte puissance de fonctionnement de ces entretiens me semble plutôt être atteinte quand on s'intéresse à la façon dont s'articule cette rage avec, d'une part, la réflexion d'Oury sur l'aliénation sociale et ses conséquences locales sur les psychotiques (la pathoplastie, conséquence inéluctable de la normopathie), et d'autre part, son souci du « soin » : là, par-delà les développements ponctuels, se dessine la constellation de ces miettes psychiatriques parmi lesquelles c'est la dimension du passage, de la liaison, qui importe — car en elle circule le sens, première dimension détruite par l'homogénéisation que tente d'imposer, sur toute situation humaine fine, le règne d'une pensée positiviste, gestionnaire et économiste de la folie.

⁵⁹ On trouvera parmi les praticiens de psychothérapie institutionnelle tous les courants politiques — dans une certain spectre, évidemment ! Ainsi, les débats que j'ai pu entendre en 2005 constituent la dernière grande occasion où se sont révélées les profondes divergences idéologiques qui existent au sein de cette constellation de la psychiatrie progressiste française.

⁶⁰ Le terme, chez Morin, désigne les sociétés humaines massives, de taille supérieure aux petits groupes familiaux ou tribaux. Je reviendrai sur ce terme dans la dernière partie de cet essai.

V.

J'ai donc accepté [cette publication], pour cette raison, apparemment modeste : une fenêtre ouverte sur le monde vivant, existant, menacé par préjugé et non-assistance⁶¹.

La psychothérapie institutionnelle ne s'enracine pas dans une vision de la folie purement médicale et organique, mais dans une anthropologie : elle intègre la dimension de la folie comme constitutive et irréductible de la subjectivité humaine, cette « aliénation transcendante à la folie » chère à Oury, et inassimilable à quelque production socioculturelle que ce soit. La politique et la clinique ne se suturent ni à la sociologie, ni à la médicalisation, mais à l'anthropologie. C'est ce à quoi l'on va consacrer le dernier moment de cet essai.

Tenir compte de la dimension du désir et de l'inconscient impose à la praxis⁶² de déployer une qualité d'accueil singulière — ce à quoi Oury a donné le nom de « Collectif », désignant par là le « champ transcendantal pragmatique » de la praxis, l'ensemble des conditions générales de possibilité pour qu'existe une telle qualité d'accueil et d'organisation de la vie quotidienne. De ce Collectif, dépend toute la « topique de la psychothérapie institutionnelle⁶³ ». Pareille théorisation dépasse ce que les statuts de l'École freudienne avaient, sous l'autorité de Lacan, cru bon de placer sous le programme d'une « psychanalyse appliquée⁶⁴ » ; cet abord de la folie dépasse tout ce que la psychanalyse a pu théoriser de sa propre praxis restreinte à la cure-type. Ce dépassement, entendons-nous bien, n'a rien d'un reniement⁶⁵, mais, plus ou moins congruentes avec de nombreuses autres approches, il apparaît aujourd'hui que la plus lacanienne des théorisations d'une praxis générale de la folie, c'est à Oury, et plus généralement à la psychothérapie institutionnelle, qu'on la doive.

⁶¹ Jean Oury, postface du 3 mars 2005 à *Essai sur la conation esthétique* (1950), Orléans, Le Pli, 2005, p.9.

⁶² « Praxis » doit s'entendre par distinction avec « pratique », au sens habituel d'une action qui, indépendamment de son degré de complexité, pourrait s'effectuer indépendamment de la qualité éthique du milieu où elle est effectuée. Dans une veine marxienne, « praxis » désigne une situation où les praticiens ne sont pas des agents obéissant à la demande sociale hiérarchiquement imposée d'une certaine production (ici, de soins et de prise en charge), mais deviennent, par l'institutionnalisation des conditions de vie et de travail, les sujets maîtres des moyens de production ainsi que de la valeur produite (ici, la qualité psychique et organisationnelle de la vie collective et personnelle) ; ils sont également maîtres des moyens de reproduction de ces conditions de travail et de vie (ici, ce que Tosquelles appelle l'analyse institutionnelle, et qui intègre autant le travail d'élaboration théorique que la permanente activité groupale d'institutionnalisation des responsabilités, pouvoirs et libertés de chacun et du/des groupe(s). Dans cette praxis, les sujets sont autant les « soignés » que les « soignants », les fous que les soi-disant « normopathes » (le terme est d'Oury) : les statuts hiérarchiques n'ont plus cours dans l'équilibre de la praxis. Là où la psychothérapie institutionnelle complexifie le concept de praxis, c'est qu'elle y fait entrer, dans la notion de travail, toute la dimension du désir et du fantasme, au sens inconscient de ces termes : non seulement comme données de base de tout travail psychique, mais comme source de poïesis et de valeur de la production de la praxis. C'est ce qui distingue la « praxis » telle qu'elle est entendue dans le champ de la psychothérapie institutionnelle, d'une vision purement sociologique ou pragmatique de ce concept.

⁶³ L'expression est d'Oury lui-même, qui fixait par là l'objet théorique qu'il proposait aux discussions du GTPSI naissant. Cf. Olivier Apprill, *Une Avant-garde psychiatrique. Le moment GTPSI (1960-1966)*, Paris, Epel, « Des sources », 2013. Il est important de noter que cette « topique » n'est pas restée lettre morte et existe bel et bien, même si elle reste éparpillée à travers les écrits et les propos des différents acteurs de la psychothérapie institutionnelle. Parmi ces discours hétérogènes et épars, l'effort de fond le plus ambitieux a été mené par Oury lui-même dans le cadre de ses deux séminaires, celui de La Borde puis de Sainte-Anne.

⁶⁴ Cf. Olivier Apprill, *Une Avant-garde psychiatrique, op. cit.*, p.172sq.

⁶⁵ Et encore moins d'une critique de la psychanalyse sous prétexte que sa praxis serait restreinte à ladite cure. Il est de la définition-même d'une praxis d'être restreinte, et c'est bien en cela qu'elle préserve sa source de pertinence. Il s'agit seulement de savoir où se situe la restriction de l'aire de pertinence de chaque praxis.

Anthropologie

À travers un geste de penser et de parole, le terme de « reprise » peut, en plus de tout ce qu'on en a déjà dit, éclairer une certaine qualité d'être : ce que Lacan appelle le « parlêtre », c'est-à-dire le sujet humain.

Dans son geste comme dans ses thèses, le penser d'Oury pourrait se rattacher à certains aspects fondamentaux de l'anthropologie lacanienne, dans laquelle le sort de la parole se joue entre le dit, surface à laquelle il ne faut pas limiter la valeur du langage, et le dire, lieu inconscient de la « fabrique de lalangue ». Pour que, dans et par la parole, advienne quelque chose de l'ordre du sens, il faut qu'il y ait tuché, rencontre véritable où joue efficacement la fonction du hasard. Cela ne se peut que si le désir cheminant se soutient d'une dose suffisante d'automaton, de structure symbolique, de langage. Un tel soutien de la parole ne doit pas se concevoir à l'image d'un mur de soutènement, la langue précédant l'acte d'élever ensuite l'édifice d'un discours grâce à l'outil du code : aucune fondation réelle ne peut assurer à elle seule une construction de parole. Ce soutien relève plutôt de la dynamique d'une marche : chaque jambe soutient le corps à son tour, mais c'est la marche elle-même qui soutient le pas. Seule une dialectique, celle de la parole et du désir, peut maintenir le mouvement, toujours en avance d'un pas sur le chemin qui s'inscrit, dans une boucle de temps où aucune antécédence n'a valeur de certitude ni de causalité. Dans la matérialité de la praxis, pareil soutien réside dans le travail indirect de l'ambiance, c'est-à-dire le travail d'un milieu institutionnalisé et traversé en permanence par une dimension analytique.

Il n'y a pas de milieu symboligène en soi, un milieu n'est jamais assuré de sa capacité d'ouverture au désir : ce ne peut être que le résultat d'une « décision⁶⁶ », prise de position subjective à un moment critique, par où la dimension symbolique peut faire entrée dans la réalité quotidienne, dimension posée sous la forme d'une hypothèse questionnant l'immédiat indéterminé qui se donne à vivre, et qui apparaît surtout dans la disruption d'un malaise, d'une souffrance. Ce n'est que dans un temps second que se vérifiera (ou non) cette ouverture, dont la position ne comptera que lorsque, à l'hypothèse posée là comme ouvrante, hypothèse « abductive » tenant compte d'un possible pour un tel champ psychique, répondra (ou non) quelque bifurcation réelle, quelque changement dans un mode de présence redevenant soudain véritablement désirant, même si c'est parfois l'espace d'un seul instant. Dans la praxis, on ne peut que constater ou infirmer un tel mode de présence : *il y a* du transfert, du Collectif, *ou non* : signes efficaces de ce que, dans l'existence précaire du névrosé ou dans celle dévastée du psychotique, peut advenir à nouveau la production, même minime, d'un plus-de-jouer, *ou non*.

Décision et interprétation ne dépendent pas d'une logique du « moi », c'est-à-dire d'une logique qui s'en tiendrait à distinguer une relation sujet/objet. Il n'y a pas immédiatement, ni avant tout, « décision *de quelque chose* », « interprétation *de quelque chose* », il y a fondamentalement des gestes intransitifs, sans telos ni objets définis, faits dans le seul souci d'être présent à l'autre, gestes à l'efficacité indirecte, sans espoir ni de guérir ni de prononcer quelque vérité — moyennant quoi, s'il a à advenir, quelque déclenchement sera en mesure d'advenir. Pur automaton — et qui sait, tuché. S'il existe un « matérialisme analytique », il est là : ce qui est premier est la décision ; ce qui est efficace est l'interprétation.

Ces prises de position subjectives, ces gestes valant interprétation, n'ont d'efficacité et de sérieux que dans ce qu'Oury appelle, à la suite de Szondi, « l'opérotropisation du désir », c'est-à-dire la

⁶⁶ Ce terme est important pour Oury, au point qu'il y a consacré l'année 1985-1986 de son Séminaire de Sainte-Anne ; ces séances sont désormais publiées : Jean Oury, *La Décision. Le séminaire de Sainte-Anne, 1985-1986*, « La Boîte à outils », 2013.

prise de l'analyste et de son désir dans la vie quotidienne, dans la chronicité d'être là. Aucune théorie, aucun produit de la fonction analytique, ne vaut hors de son intégration dans une relation transférentielle unique. Unique, non seulement de par la nature dissociée du transfert, spécifique au champ de la psychose, mais de par le champ singulier de *ce* groupe, de cette rencontre, par exemple cette salle de cuisine où tous les matins, un schizophrène descend à l'aube chercher un pack de lait et où l'ambiance s'emplit de la confiance avec le cuisinier. Moyennant quoi, et à la condition d'être intégrés dans la logique symbolique de l'institutionnalisation du milieu, les gestes et les attitudes de chacun, cuisinier comme psychiatre, psychotique comme femme de ménage, pourront valoir quelque chose, déchaîner quelque vérité. Hors d'une telle intégration dynamique et matérielle, un concept ne peut être d'aucune efficacité, ou pire, il peut devenir dangereux. Autrement dit, le pouvoir de décision et d'interprétation, généralement détenu par la hiérarchie, ne doit pas être reversé à un quelconque « personnel », à quelque « groupe d'analystes » que ce soit : cela ne ferait que reproduire la logique hiérarchique et ses perversions statutaires et imaginaires. Elles ne sont pas des tâches réservées statutairement à quiconque, elles agissent à hauteur de milieu et relèvent de ce champ de possibilité qu'est le Collectif. Oublier que ce sont des fonctions en partage au sein du groupe, cela ruinerait immédiatement leur efficacité et leur éthique. Ce pouvoir efficace doit être reversé à la machine elle-même et non à certains de ses représentants ; et cela doit se traduire dans l'organisation collective de la vie du groupe — ce que, dans son domaine, Fernand Oury appelle la classe coopérative, et qui est sans doute le milieu qui se rapproche le plus du club thérapeutique. Il n'y a pas le groupe des « analystes » d'un côté, et la vie des autres en vis-à-vis. Il est une époque où, face à un « psychanalyste des villes » qui ne pouvait imaginer une quelconque responsabilité d'ordre psychanalytique à quelqu'un d'autre qu'un médecin, Oury avait dit cela avec moins de gants : « Un infirmier, ça n'est pas plus con qu'un psychiatre ».

Arrivé à ce point, l'anthropologie lacanienne trouve en la psychothérapie institutionnelle une reprise : reprise topique et anthropologique tenant compte, via l'institutionnalisation des groupes, non plus seulement de la dimension massive du socius, mais de celle, restreinte et complexe, des praxis. Il en va non plus seulement d'une position de notions, mais de l'affirmation concrète d'une éthique et, finalement, de la mise en place réelle d'une politique de la singularité. Cette politique n'est pas une utopique fuite de la « réalité sociale » : elle en est tout au contraire l'affrontement et le traitement — mais dans son domaine, selon sa guise et sa logique propres.

Toutefois, cette relève anthropologique ne doit pas être défaite de son ambivalence. Il y a en elle deux valeurs, qu'il faut savoir y lire⁶⁷ : d'une part un ancrage et donc une adhésion de la part d'Oury à la théorie lacanienne arc-boutée sur la catégorie du symbolique ; mais d'autre part, une démarcation bien franche a lieu face aux limites ou aux apories de l'apport lacanien, dans l'évacuation par le psychanalyste de la question des groupes, des praxis (au sens que j'ai développé ici), bref de ce qu'Oury a appelé la double aliénation, sans laquelle nulle psychothérapie institutionnelle ne serait possible, ni en théorie, ni en pratique. Cette bifurcation se fait en direction d'une anthropologie psychiatrique dont le plus rigoureux défenseur fut sans doute Jacques Schotte, mais à travers lui, on devine toute cette constellation qui éclaire régulièrement l'univers du discours Oury : Straus, von Weizsäcker, Maldiney et, plus que tout autre, Szondi. Somme toute, on a bien là le point de rencontre désirée et réellement ratée entre le GTPSI et le psychanalyste de la rue de Lille, qu'Olivier Apprill a si bien pointée en fin de son étude déjà citée,

⁶⁷ Et je remercie ici Frank Drogoul qui a su me rappeler à ce point de bifurcation entre psychothérapie institutionnelle et Lacan.

en particulier à travers la citation d'une magnifique lettre d'Oury à Lacan, dans laquelle il est définitivement établi que ni Oury ni Tosquelles ne furent des suiveurs ou des répétiteurs de Lacan, sans pour autant ne jamais avoir cédé sur leur fidélité à ses apports cliniques et théoriques. Dit autrement, à Lacan, il manquait le facteur Contact de Szondi ; et longtemps, c'est dans le permanent va-et-vient entre les deux continents cliniques que n'ont cessé de se situer les principaux apports de la psychothérapie institutionnelle. Il faudra attendre la pensée triadique de la sémiotique peircienne, définitivement rencontrée grâce à Michel Balat, pour que s'opère la définitive réintégration de la pensée lacanienne dans l'anthropologie d'Oury. On le voit, la pensée lacanienne demandait à être réaffirmée dans sa dimension borroméenne à l'endroit même où Lacan l'avait abandonnée sous la forme déçue d'une « linguisterie » : longtemps, la fidélité lacanienne en termes cliniques n'avait pas empêché Oury, Tosquelles et les autres de demeurer fidèles à l'anthropologie du symbolique *et* aux sémiotiques non-binaires, depuis les Stoïciens jusqu'à Peirce, et c'est dans la reprise par Balat de l'ensemble de ce continent que la jonction épistémologique a pu définitivement sceller, non pas l'orthodoxie lacanienne de la psychothérapie institutionnelle, mais une aire singulière, au sein de laquelle l'intuition peircienne de l'anthropologie lacanienne, qui s'était cassée les dents sur la linguistique structurale trop binaire, et qui n'avait rencontré le triadisme que de façon trop marginale, retrouve son homogénéité avec l'approche clinique et politique des groupes et du psychisme. Entre les deux anthropologies, l'ambivalence demeure : l'une émerge de l'autre et la réintègre tout à la fois, mais l'un des acquis théoriques majeurs des trente années (au moins !) des séminaires d'Oury demeure de n'avoir jamais cédé sur cette ambivalence sans pour autant être tombé dans l'ambiguïté et le mélange.

Régimes

Depuis 1975 et le premier *Il, donc*, le climat dominant la psychiatrie et la situation sociale s'est alourdi. « Il y a une destruction de la psychiatrie », dit Oury : une destruction est en marche, de ce qui fait l'humain en tant qu'humain, et au premier rang la folie et son respect. On ne peut se contenter d'incriminer un climat plus ou moins bêtement niais ou arriéré, on a bien affaire à une destruction qui a repris de sa superbe, après les quelques décennies de réforme progressiste du modèle social inspirés de la Résistance européenne aux fascismes et de ses avant-courriers. La période d'éclaircie n'aura constitué, on ne peut plus l'ignorer aujourd'hui, qu'une interruption. En France, elle fut rendue possible par l'agonie vichyste et l'ignominie morale dans laquelle étaient plongés les tenants de la conservation des inégalités sociales. Dans ce contexte post-vichyste, le scandale, même non-dit, des malades qu'on laissa mourir affamés fit traumatisme, et fit cesser l'époque de l'enfermement des fous ; alors, les psychiatres qui avaient été vus jusque là comme des déviants ou des « avant-gardistes » cessèrent d'être seuls, et devinrent des acteurs ayant enfin quelque influence en termes de santé mentale et de législation publique ; la folie comme dimension fondamentale de l'existence humaine a au moins été reconnue, et les lieux qui enfin l'accueillirent au lieu de l'enfermer ont au moins établi que leur entreprise humaniste était une option sérieuse de réorganisation de la psychiatrie. Et ce, au prix d'un effort permanent : une fois conquis les principaux actes législatifs en faveur d'une « psychiatrie progressiste », cette période fut une suite de luttes pour préserver ces progrès. Mais au moins ces luttes ont-elles abouti, fût-ce en partie, et après ces quelques décennies, il n'est plus possible de dire qu'il est impossible de mettre en place une psychiatrie à visage humain. Et c'est pourtant cela même qu'aujourd'hui on entend dire à nouveau.

Aujourd'hui la destruction de la psychiatrie, n'est plus passive, massive, à l'insu de tous, « douce » comme Max Lafont appela l'hécatombe des fous sous Vichy⁶⁸. Elle est devenue « subtile », comme dit Oury le samedi matin, parée des atours les plus technologiques, les plus libertaires, réformistes et émancipateurs. Depuis une trentaine d'années, renaît une sainte alliance entre trois logiques : la logique néopositiviste qui récupère le prestige d'une médicalisation de la psychiatrie de plus en plus épurée, conséquence fatale de la disjonction opérée jadis entre neurologie, pharmacologie et thérapie psychodynamique ; la logique de contention qui domine tous les conservatismes politiques, et en particulier les relents policiers et xénophobes de nos régimes (l'étranger prend souvent le visage de l'étrange, et les premiers interdits de territoire commun ont toujours été les *xenoi* de l'âme) ; enfin, la logique économiste qui a eu vite fait de récupérer le réquisitoire antipsychiatrique pour détruire l'accueil hospitalier trop coûteux mis en place par la « révolution » du secteur. Logiques néopositiviste, néoconservatrice, néolibérale, parées des atours de la nouveauté, du progrès, de l'audace. Et en effet, au vu de ce que nous voyons en matière d'innovation dans la subtilité ségrégative et abrasive, de l'audace il en faut...

De façon tout aussi assurée, face à ce rouleau compresseur, la psychothérapie institutionnelle paraîtra une vieille lune. Et « compliquée⁶⁹ » de surcroît. Intégrer, dans un matérialisme du quotidien hospitalier, tout ce qui relève du champ du désir, du fantasme et du transfert ; articuler institutionnalisation du milieu, sujet du désir et champ de l'échange symbolique pour soutenir la parole et le dire, bref travailler au niveau profond des grands champs de force anthropologiques, ouvrir l'hôpital sur la vie au lieu de dissoudre la fonction d'accueil du secteur dans l'anonymat des rues — voilà qui est bien compliqué ! Et pourtant, quand on veut réellement accueillir des pathologies touchant à l'articulation du langage (qui ne se réduit pas aux discours effectivement, pragmatiquement échangés) et du désir (qui n'est ni le plaisir, ni le besoin, ni la consommation), on ne peut plus se contenter des seules logiques intercommunicationnelles de surface, ni des réductionnismes qui font du psychisme un pur phénomène neurobiologique, et de la psychose, une maladie du cerveau. Pour déjouer les effets pathogènes d'une logique moïque ou surmoïque, il ne suffit pas de brancher l'écoute sur le Moi des récits identitaires recueillis et « gérés » à la surface des dits.

En fait, l'apparence de compliqué ne vaut que vue du dehors de la praxis psychiatrique. Le désir n'est pas de l'ordre du compliqué, pas plus que le fantasme ni que la logique institutionnelle. Dans la praxis, il y a du complexe, qui n'est pas le contraire du simple ; le compliqué peut se réduire et se résoudre simplement, tandis que le complexe est déjà simple, et ne peut donc que se modéliser afin d'être pris en compte, sur le mode de l'analyse permanente et infinie, et non sur le mode de l'objectivation, fût-elle produite par la plus puissante des théories. Sur le plan de l'existence, la prise en compte du sujet inconscient et de la logique psychodynamique du fantasme doit être articulée en permanence avec les approches sociodynamiques et médicales. Sur le plan de la praxis accueillant le sujet psychotique dans les situations microsociales, une analyse institutionnelle permanente vise à transformer la logique générale de l'hôpital, établissement hiérarchique pathogène (prédominance des statuts et des rôles sur les fonctions véritables,

⁶⁸ Max Lafont, *L'Extermination douce. La mort de 40 000 malades mentaux dans les hôpitaux psychiatriques en France sous Vichy*, 1987. Depuis, un ouvrage a donné une image sensiblement réévaluée, mais sans pour autant nier l'« hécatombe des fous » sous Vichy : Isabelle von Büeltzingsloewen, *L'Hécatombe des fous. La famine dans les hôpitaux psychiatriques français sous l'Occupation*, Paris, Flammarion, « Champs », 2007.

⁶⁹ En employant ce terme, le samedi en fin d'après-midi, Oury reprend l'usage polémique que Claude Lefort en fait dans son ouvrage *La Complication*.

perversions surmoïques, etc.), en un milieu institutionnalisé qui se branche sur la singularité du sujet, au lieu de la happer et de l'éteindre. Cet accueil a pour projet politique de première urgence, la conservation patiente, précaire, de poches d'air respirable existant déjà sous la chape de plomb : instaurer un milieu où la complexité humaine, véritablement désirante, demeure la logique intégratrice prioritaire. Les autres champs de force (sociologiques, économiques, doctrinaux, etc.) doivent intégrer la dialectique de cette praxis, qui reprend en dernier ressort celle de la parole désirante (sur le plan du sujet) et celle de l'analyse institutionnelle (sur le plan de la praxis). Si une telle logique préside à l'organisation réelle du milieu, alors on peut dire qu'une politique de la singularité est là, en actes.

S'instaure alors un certain *régime de fonctionnement* du quotidien, comme on parle du régime d'un moteur, ou comme Jakobson parle des différents régimes du langage. Ce régime est singulier, il se distingue du régime de fonctionnement « habituel » d'un milieu non institutionnalisé et seulement régi par les logiques de ce qu'Oury appelle un « établissement ». Le régime de fonctionnement des praxis restreintes, appelons-le régime *praxique*. Pour le définir, disons avant tout qu'il se pose par distinction avec le régime qui régit les autres situations dont la logique dépend des champs « macrosociaux », comme les désigne Edgar Morin. Le régime *macrosocial* des choses fonctionne selon des lois à la dimension statistique et massive, visant à strictement réglementer les divers niveaux de réalité sociale, et à quoi correspond une distribution hiérarchique des statuts, des responsabilités et des pouvoirs. Ce faisant, le régime macrosocial est forclos à toute manifestation singulière du désir : à l'échelle macrosociale, toute réalité, même si elle est l'expression d'une singularité, est tendanciellement considérée que comme un cas particulier, intégralement gouverné par une loi générale ; ce qui, de la réalité, sort d'une telle soumission a pour destin soit de ne compter pour rien, détail insignifiant, soit d'être considéré comme déchet sans valeur : écrasé ou rejeté. Un cas particulier est entièrement soumis à la généralité qui le gouverne. Ce couple général/particulier, qui vaut à hauteur d'une totalité de cas tendanciellement anonymes, est parfaitement adapté à la gestion macrosociale des « hommes statistiques », réductibles à des patterns classables et autres catégories identifiables autant que chiffrables. Une logique macrosociale connaît des agents, des aliénations imaginaires (statuts, « gestion des biens », réussites chiffrables), parfois faites contentions réelles (sadisme, justification morale des pires écrasements de vie, chairs faites chiffres, abstractions que l'on peut classer, manipuler, jeter)⁷⁰.

À l'inverse, le singulier, porteur de sa propre régularité, ne peut se réduire à un cas particulier. Le régime praxique est celui qui « se structure à partir du singulier », pour reprendre la formule d'Oury à propos de la psychothérapie institutionnelle, qui se structure à partir du psychotique : envisager la possibilité d'une loi non encore là, accueillir du dire lointain, bien qu'en provenance d'un sujet ayant déraillé dans le langage, telle est la plus radicale des visées auxquelles mène un fonctionnement à régime praxique.

D'où le ton d'Oury, ce ton à jamais insatisfait et sarcastique qui exaspère si l'on ne saisit qu'il exprime la rage sans défaillance face à la domination du régime macrosocial sur le régime praxique, ce danger de retomber dans les « généralités », et ce, jusque dans les luttes certes nécessaires pour défendre les acquis en danger, mais forcément menées sur le plan des « grands

⁷⁰ On pourrait rapprocher un tel tableau du doublon par lequel Cornélius Castoriadis définit la force réelle et imaginaire exercée par la société sur ses agents : le *legein* et le *teukhein*, indissociables, participent à l'instauration de « l'institution imaginaire de la société » (Cornélius Castoriadis, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1973, rééd. Points).

enjeux »... Cette inertie du praticien, ce recours au sarcasme qui fait l'accent propre aux frères Oury, il faut surtout les entendre à l'aune de ce qui est à sauver, à préserver : l'existence des praxis, non comme programme politique macrosocial, non à titre d'utopique construction d'une « nouvelle société » à modèle réduit, mais dans ce qui fait la singularité de leur régime.

C'est qu'il y a deux morts possibles pour les praxis. L'une lui vient du dehors, par asphyxie, par l'écrasement légal, économique, théorique de ses conditions d'existence et de survie au sein du champ macrosocial ; face à ce danger de mort massif, face à cette cécité « objective » qui nie la logique symbolique et l'étoffe fantasmatique marquée au désir, il faut bâtir des défenses. On peut se défendre en suivant la voie de l'organisation d'une contre-offensive politique : c'est entrer dans la logique macrosociale, sur le champ de la bataille idéologique et du pouvoir (législatif, étatique, économique). C'est là la nécessité des grands rassemblements des métiers médicaux, sociaux et éducatifs qu'heureusement on voit à nouveau se structurer depuis ces dernières années. Mais on peut aussi édifier ces défenses en prenant la voix du sarcasme, qui est l'art de désamorcer la logique qu'on ne peut convaincre — Oury ne cherche pas à convaincre — : seulement ne pas la laisser vaincre sur les terres qui ne sont pas les siennes. C'est appeler par leur nom, et décrire par leur menu, les « pétales de connerie [pleuvant] sur des charivaris dérisoires⁷¹ ».

Mais l'efficacité de ce système de défenses ne doit pas faire oublier ce qu'il est : de l'imaginaire ; s'il doit demeurer une forme de judo des représentations spéculaires, où la force adverse est renversée et réemployée, il ne s'agit pas de s'y laisser prendre : ce n'est pas sur ce terrain-là que se déroulerait et se déchaînerait la vérité propre à la destinée des psychoses. Si ce système de défenses se bâtit, c'est au nom du souci de l'autre mort possible de la praxis. Cette mort-là sévit de l'intérieur de sa propre aire logique : la mort par disparition du désir. Cette mort-là peut venir dès lors que les défenses finissent par faire dominer la logique du Moi, spéculaire, sur la logique du sujet, désirante ; lorsque le jeu des identifications et des images se détache de ce qui, en leur cœur, maintient présent le désir, donc le sens de l'être-là : (a), ou ce qui en tient lieu. Cette seconde mort peut advenir en un instant, dès lors qu'en elle s'efface le désir ; dès lors que l'être-là perd de sons sens. Lorsque la praxis rétrograde de régime de fonctionnement, et qu'en lieu et place d'un milieu institutionnalisé où il y a du désir et du collectif, il ne reste qu'une situation à régime macrosocial, plus rien n'est là pour accueillir, respecter, et si possible dialectiser les souffrances hors-mots, les passages à l'acte, les régressions massives qui écrasent le peu d'étoffe porteuse de clarté, bouchent les fragiles clairières sous le plomb des chapes qui pullulent.

Sauver la praxis est un combat politique qui ne se mène pas qu'à hauteur d'idéologie ou de grands rassemblements de groupes de pression ; ces derniers se situent dans l'urgence d'une bataille économique et sociale, mais bien souvent, hélas, on y voit les logiques massives forclure la place au doute, au précaire, à l'angoisse : forclusion nécessaire quand il faut « galvaniser » l'individu en lutte, mais fatale à la dimension analytique et désirante si elle finit par dominer la problématique quotidienne du praticien. Là encore, deux régimes de parole, d'action. C'est dès sa première approche que le régime praxique du politique doit échapper à la dimension macrosociale : cela décide de la place qu'occupera l'éthique dans la clinique.

Voilà qui définit l'urgence d'imposer, dans la dimension restreinte de la quotidienneté, le régime praxique en lieu et place d'un régime macrosocial. Toute situation microsociale, un service hospitalier par exemple, peut verser dans l'un ou l'autre des régimes : pareille bifurcation décisive dépend de la qualité et de la permanence de la fonction analytique. Cette fonction n'est l'apanage de personne, aucun statut ne se l'approprie au détriment des autres sujets, ni n'en soulage de

⁷¹ Jean Oury, *Onze heures du soir à La Borde*, op. cit.

l'embarras ceux qui n'en prendraient pas la responsabilité : elle réside dans la moindre des tâches quotidiennes, sur le plan de l'organisation coopérative des responsabilités et des pouvoirs⁷², et sur le plan immatériel, pure « discipline » qui ne s'apprend qu'en se pratiquant, de ne pas céder sur ce qui fait que du désir, de la parole et de la singularité peuvent advenir, à la place de la souffrance psychotique ou de la « connerie » doxique. Ce combat est celui qui, dans les dernières années des séminaires d'Oury, a repris plus que jamais comme nom conceptuel, comme mot d'ordre politique, « analyse institutionnelle ». Dans cette analyse institutionnelle, le sujet demeure le corrélat conceptuel fondamental, le désir, la dimension cruciale, et l'être-là, la catégorie la plus implacable : du désir, comme du collectif, on ne peut dire qu'une chose : *il y en a*, ou *il n'y en a pas* — et quelle que soit la réponse, cela prête à conséquence, dans la chair, dans l'humeur, dans le sort de la praxis comme dans celui des parlêtres. La fonction de la parole chez Oury est de maintenir en permanence ouvert le ciel sur ce chantier, de ne jamais recouvrir sous les thèmes à la mode et les gros slogans ce qui ancre l'agir et l'être-là dans un désir, dans un arrière-pays, dans un quotidien — à la croisée desquels se trouvent le geste, la présence d'une décision qui dans la situation coïncée fonde la possibilité d'un point de bifurcation.

Une économie du désir demeure singulière, elle ne peut développer sa complexité et le large spectre des dimensions qu'elle convoque qu'à une échelle restreinte d'une coprésence de sujets désirants ; elle ne peut s'accommoder, politiquement, que d'une organisation coopérative, paritaire et directe (quelles que soient les formes que prenne cette organisation) — ce que rassemble le terme d'« institution ». Pareille économie ne peut se généraliser en un mot d'ordre massif de la gestion à l'échelle du champ psychiatrique : pareille confusion est même la version la plus naïve (ou la plus perverse) de l'écrasement du régime praxique, mort de la praxis. La transversalité du désir et de l'institution (du dispositif des deux *ensemble*) n'a rien d'une colonisation de l'humanité générique au nom d'une vérité du désir dont le déchaînement praxique se voudrait l'apôtre : pour reprendre une catégorie qu'il faut bien remettre à sa juste importance, ce serait le crime par *connerie* le plus flagrant, celui de la grenouille fascinée par le bœuf. En écho, on peut penser à Freinet qui prédisait que « l'officialisation de nos méthodes serait la pire des choses ». Voilà un propos qui nous renvoie au « délire privilégié » d'Oury sur l'Éducation nationale déjà évoqué, et qui éclaire d'une intéressante lumière le destin, qu'on croit voir écrit d'avance, des cabinets « progressistes » qui ont pu croire prendre le pouvoir du « macrosocialissime » Ministère de l'Éducation nationale, surtout depuis 1981, alors qu'ils n'en ont attrapé que la maladie congénitale... D'où ce sarcasme (mais pas que...) d'Oury, en guise de réponse à une personne de la sécurité sociale qui lui demandait sincèrement quoi faire pour aider les psychiatres : « Foutez-nous la paix⁷³ ». La logique macrosociale ne peut « faire sienne » la logique praxique, fût-ce dans la volonté de « la promouvoir » : les meilleures intentions en la matière ne feraient que tuer la logique de la singularité en voulant l'appliquer avec « l'efficacité » de la logique et de la puissance de feu de la logique du général. Symétriquement, la logique macrosociale n'a nullement à venir agir directement, immédiatement dans la praxis : la médiation des institutions est nécessaire à ne pas écraser la présence de ce désir qui ne se décrète ni ne s'impose dans un cahier des charges. La seule tâche gestionnaire sérieuse envisageable à régime

⁷² On peut noter que sur ce point (et sur quelques autres), la pédagogie institutionnelle a développé des outils organisationnels d'une efficacité très forte, apte même à accueillir tout type de subjectivité, même « abîmée » comme dans le cas d'enfants psychotiques. Ainsi, l'institution fondamentale en matière de statuts, et d'établissement des libertés, pouvoirs et responsabilités des praticiens est la ceinture de comportement.

⁷³ Fin de l'entretien du dimanche matin.

macrosocial en faveur de la vie des praxis consiste à rendre suffisamment sereines les conditions d'existence de ces expériences, leur production, leur reproduction et leur transmission ; à laisser aux quelques bulles d'oxygène déjà existantes sous la chape de plomb, de quoi ne pas éclater sous la pression économiste et gestionnaire ; de quoi faire en sorte que, dans cet espace restreint, pouvoir, responsabilité et liberté ne soient plus des données inamovibles, dépendant uniquement de statuts administratifs décidés hors de la praxis, mais des variables dialectisées selon les fonctions dont chacun participe, à un moment ou à un autre du quotidien des groupes. Une logique praxique, parce que fondée sur la singularité du désir, ne se décrète, ne s'impose aux sujets, ni ne se transmet par des cours magistraux ou des injonctions officielles ; elle ne peut que se transmettre par contamination, de praticien à praticien ; elle ne se reproduit que par sa propre dynamique⁷⁴.

La psychothérapie et la pédagogie institutionnelles proposent, de fait, leur propre version de ce que peut-être une politique praxique : une politique restreinte, qui prend la forme de l'institutionnalisation d'une coopérative. Et si l'idéologie y est une dimension importante, ce n'est qu'à titre de la fonction de « mise en relief » dont parle Oury, et qui doit, plus que toute autre, éviter toute hypostase. « Il est de salubrité publique de ne pas élever le débat » : ce sarcasme de Fernand Oury ne vaut pas seulement pour « désinfecter l'eau saumâtre des bons sentiments⁷⁵ », il porte toute la praxis : urgence pratique, sérieux théorique, souci éthique du sujet. En creux, il explique pourquoi la doxa d'un champ, ou les catégories idéologiques, ne peuvent intégrer à l'homogénéité de leur logique générale, la position subversive de telles expériences restreintes.

On en arrive au constat apparemment paradoxal que la praxis, lieu de dimension restreinte, est le point du réel où se retrouve la plus grande diversité des dimensions constitutives de l'humain. Un tel niveau se situe entre deux autres échelles de la vie humaine. À un niveau de regroupement global, massif ou statistique comme l'est un champ macrosocial, la dimension du désir est logiquement forclosée (même si cela ne l'empêche pas de faire retour, sous forme d'une « psychopathologie de la vie quotidienne », ou plus gravement, sous la forme de passages à l'acte massifs). Au niveau « subjectif » de la ligne de l'existence singulière, on a affaire au désir pur, celui dont l'éthique peut consister dans l'adage lacanien : « Ne pas céder sur son désir ». La réécriture politique et collective de cet adage par Oury est : « L'éthique est le rapport entre le désir et l'action ». La question qui définit la praxis est : « Comment articuler un tel rapport entre la dimension du sujet singulier, dans une coprésence socialisante à une échelle restreinte, dont le régime politique relève de la participation directe à l'organisation coopérative ? » La praxis est le point du réel où la « diversité écologique » proprement humaine a le plus de chance d'être prise en compte, articulée, dialectisée (c'est la fonction institutionnelle et analytique), et non seulement subie sous le régime strictement individuel, ou au contraire sous un régime d'aliénation sociologique⁷⁶. Le critère de pertinence de la praxis n'est pas la préservation des cadres sociaux, économiques ou politiques, indépendamment de la qualité de l'être-là des sujets, mais la

⁷⁴ Sur cet aspect précis de la production effective d'un « plus-de-jouir » et d'un savoir réellement partageable, il faudrait voir quelle dialectique se noue entre la praxis, au sens d'Oury, et la théorie lacanienne des discours.

⁷⁵ Cette expression, que nous devons au grand poète que fut, aussi, le pédagogue Fernand Deligny, est exactement : « (...) et nous désinfectons au sarcasme l'eau saumâtre des bons sentiments (...) » (*in Graine de crapule*, Éditions Victor Michon, 1945).

⁷⁶ Ainsi Oury est-il fondé à avoir rapproché, dans une année de son séminaire de Sainte-Anne consacrée au thème du travail, le projet de la praxis (où domine la logique de la singularité sous les catégories agissantes de la logique du vague) avec le programme de Georges Bataille d'une « économie générale », c'est-à-dire complexe, distinguée de la seule économie « restreinte » à sa version industrielle, économiste, bref macrosociale.

préservation de la dimension du sens. Sens, éthique et pertinence forment ainsi le macro-concept de base de toute politique, et de toute théorie praxiques.

Ce changement de régime opère un renversement des perspectives. La dimension la plus large, étatique, macroéconomique et macrohistorique, n'est plus directrice ni intégratrice, elle devient au contraire une des dimensions intégrées au sein d'une logique praxique. Pareille orientation emporte plus qu'un choix idéologique. Le plus souvent, une lutte idéologique ne décide du sort de l'existence humaine qu'en fonction du niveau macrosocial, et vise à influencer sur les bases de l'organisation sociale dans sa totalité. La logique praxique, tout en étant toujours enracinée dans un contexte idéologique et historique, s'articule pourtant, plus profondément, à une anthropologie du désir et du Collectif ; ce faisant, elle ne pourra pas concerner autre chose que des sujets de désir et de fantasmes, coprésents en tant que corps et qu'acteurs maîtres de leur pratique. Elle ne peut fonctionner avec des individus qui seraient réduits à une psychologie moïque, des agents dont l'anonymat et l'interchangeabilité relative ne changeraient rien de fondamental au fonctionnement du champ.

Champ macrosocial et praxis ne sont pas exclusifs, ils s'articulent et se croisent au quotidien, et c'est la logique de cette articulation, « l'atomium⁷⁷ » qu'ils dessinent, qui décide du régime de fonctionnement de la situation microsociale : il faut penser cette articulation, en permettre la dialectisation, forcément locale et restreinte. Pareil programme s'oppose à la tentation de céder à la logique hiérarchique et administrative qui tue la praxis, cela est une évidence. Mais il est une autre tentation, tout aussi pernicieuse car on peut vite y céder naïvement : croire « révolutionner » ladite administration et « désaliéner » les logiques macrosociales en confondant les deux ordres de logiques. Il ne s'agit pas d'appliquer une logique praxique « à large échelle », d'en proposer une « version à régime macrosocial » : la logique du singulier ne se généralise pas. Il n'y a de praxis qu'à échelle restreinte, il n'y a de penser de la praxis qui n'ait d'abord intégré la logique de la castration, accepté la condition de l'incomplétude et de la non-totalité de son savoir. Née de la clinique de la psychothérapie institutionnelle, de sa racine catalane et antifasciste, de sa rencontre avec la pédagogie de Freinet, puis avec celle de Fernand Oury, cette théorie de la praxis s'est construite avec la même restriction dans son discours que celle qui définit son aire d'organisation. Dans un même ordre d'idées, cette aire de praxis possède les couleurs et les repères de son aire et de son ère — le Conseil de coopérative n'est pas loin des coopératives ouvrières et agricoles, et Fernand Oury fait remarquer qu'en russe, « conseil » se dit « soviet »... Il ne s'agit pas d'abstraire ces schèmes et d'en oublier le sol historique — c'est là, aussi, toute la valeur des entretiens d'Oury, dont la profonde intelligence théorique dans l'abord de cet « arrière-pays » transcende l'anecdote et l'impressionnisme⁷⁸.

⁷⁷ Cette image de l'atomium est empruntée à Fernand Oury et Aïda Vasquez : « Figurons-nous chaque élément par une boule, disposons ces boules sur une sphère idéale et relierons chacune des boules à toutes les autres : vous avez reconnu l'Atomium de l'exposition de Bruxelles. Au centre de cette sphère idéale, une place : le lieu de la classe où nous nous trouvons quand nous sommes intégrés dans la classe et soumis à l'action simultanée des différents éléments. Ce lieu nous apparaît comme un champ où peut se produire l'action éducative. (Il n'y a plus lieu ici, de faire la distinction entre les élèves, le maître et la psychologue.) En ce lieu, nous sommes « agis » par les divers éléments, mais nous pouvons aussi agir sur ces éléments, agir et non nous agiter. Lieu de l'angoisse peut-être, mais aussi lieu de l'action : lieu de vie. » (*Vers une pédagogie institutionnelle*, Paris, François Maspéro, « Textes à l'appui », 1967, p. 105-106) Cette page est devenue l'une des plus classiques parmi les écrits qui, autant que les classes elles-mêmes, forment la richesse de la pédagogie institutionnelle.

⁷⁸ Ce n'est pas, à l'inverse, une raison pour limiter la psychothérapie institutionnelle à un archive vieilli : plus que jamais, nous constatons combien l'*actualité* d'une praxis n'a que peu à voir avec la succession objective des chronologies d'histoire des idées. La temporalité est elle aussi sujette à la singularité du régime praxique, et c'est tant

La logique praxique n'a pas vocation à remplacer pas la logique macrosociale, ni la gestion massive d'un champ. En retour, jamais la logique de ce dernier, aussi « progressiste » que soit sa doxa dominante, ne pourra venir s'immiscer dans la machine praxique sans en pervertir la dialectique singulière. La praxis est ce seul degré d'organisation dans le réel que l'on puisse dire véritablement humain, car il constitue le nœud où se retrouvent toutes les dimensions qui définissent la complexité de ce qui fait l'humain en tant qu'humain : un nouage, dialectique, et non un écrasement, où se définit et se respecte le sujet anthropologique dans toute sa dimension « borroméenne », dans la perspective lacanienne d'une anthropologie psychanalytique à visée universelle. Dans la perspective d'Oury, celle d'une anthropologie de la praxis réduite, restreinte, le degré exact est l'articulation entre le champ du désir, singulier, et le champ de sa prise en compte efficace, c'est-à-dire politique — autrement dit une articulation dont la topologie s'articule au niveau structural du collectif, sous le signe du hasard, du « lointain de l'autre », et de son accueil.

Soit la complexité à régime restreint, soit la massive gestion d'agents dans une logique d'où sont forclos le désir comme le Collectif, champs transcendants de toute praxis : il faut savoir quel regard on porte sur l'humain, à quelles conséquences prête une telle décision — et en assumer la responsabilité.

mieux : si l'on devait, en guise de progression de la pensée et de l'éthique, se résoudre à la seule succession des doxas dominantes de l'histoire, là pour le coup, le désespoir serait notre seule option.